

LE CADRE ET LE MILIEU  
DANS LES ROMANS  
D'EDOUARD ESTAUNIÉ

DEPOSITED BY THE FACULTY OF  
GRADUATE STUDIES AND RESEARCH

★ IXM

.119.1937



UNACC.

1937



M.A.

FRENCH

MARGARET KATHLEEN LOVELOCK

Le Cadre et le Milieu dans les Romans d'Edouard Estaunié.



EDOUARD ESTAUNIÉ : La Vie et l'Homme dans leurs Rapports avec l'Oeuvre.

" Etre un exécutant d'une absolue probité, ne rien livrer qui ne soit l'expression totale et personnelle de ce qu'on a senti, perçu ou pensé, voilà la première règle que vous tous, si je ne me trompe, souhaitez voir aujourd'hui mettre en lumière..."(1)

Tels sont les mots d'Estaunié lui-même, comme il s'adressait à ses confrères à un banquet donné en son honneur au moment de sa réception à l'Académie. En regardant la vie d'Estaunié on pense immédiatement que peu d'hommes de lettres ont eu comme lui, une vie qui leur ait donné une telle occasion d'observer le monde, et de le connaître. Elle est si remplie par les affaires qu'il est difficile de croire que la littérature y puisse prendre une place importante. Il est donc naturel qu'il ait écrit des oeuvres comme " Les Sources d'Énergie Electrique (Télégraphie, Téléphonie ). Mais comme les personnages de ses romans, on peut dire de lui qu'il a eu une vie double, même une vie secrète.

Cette vie secrète, il lui consacre plusieurs heures par jour: heures précieuses et agréables et considérées comme telle aussi...

"D'abord j'ai toujours considéré l'oeuvre d'art comme un luxe ... le plus enviable, le plus raffiné, le plus exaltant des luxes, mais quels que soient les épithètes dont on le décore et le rôle qu'on lui décerne, luxe quand même et par essence." (2)

(1) Regards sur l'Oeuvre d'Edouard Estaunié, Camille Cé p. 332.

(2) Ibid. 332.

A ce luxe il a donné le meilleur de soi, ce qu'il a cru vrai, essentiel. Il avait pourtant en lui l'étoffe nécessaire pour faire de la critique d'art par exemple, pour écrire des contes, des récits de voyages, mais il lui aurait alors fallu deux vies. Il travaillait quatre ans, parfois plus chacun de ses ouvrages, pour présenter ce qu'il avait cru l'essentiel de la vie.

Il a reproduit ce qu'il a le mieux connu, et le mieux aimé. C'est le pays de la Bourgogne et du Languedoc, les villes et les demeures bourgeoises. La plus part de temps le milieu qu'il décrit, un milieu de haute et de moyenne bourgeoisie, c'est le milieu d'où il est sorti et qu'il a si bien connu pendant sa carrière.

La jeunesse de Monsieur Estaunié a compté pour beaucoup dans son expérience d'écrivain. Il a pour héritage deux provinces de France, La Bourgogne du côté de sa mère, et le Languedoc du côté de son père. Quoiqu'il soit resté longtemps chez son grandpère maternel M. Monthieu à Dijon, il a bien connu aussi le pays de son grandpère paternel. Celui-ci, après avoir enseigné au séminaire de Toulouse, s'est installé dans une ferme à Saint Julia. (Le père d'Anselme Théodat de L'Infirmes aux Mains de Lumière, passa le reste de sa vie à Saint Christol comme cultivateur, après avoir été professeur.) Il est intéressant de remarquer que presque tous les premiers romans se déroulent dans ces environs. L'Epave se passe à Saint Julia, où Thérèse se retire dans la maison des parents de son père. La Vie Secrète se passe à Montaigut et à Revel, tout près de Saint Julia. Le héros de 'Le Ferment' vient de Castelnaudary, et Bonne Dame demeurait à Montauban.

La vie sous la tutelle du grandpère Monthieu était très sévère, très

austère. On peut s'imaginer la joie du jeune garçon faisant visite à ses  
grandparents paternels.

"Une grosse ferme à Saint Julia, au milieu de cet océan de labours  
qui d'un horizon de forêt déferle jusqu'à l'âpre et sombre digne des  
Pyrénées." (1)

Ici il mûdait, plus de leçons, plus de devoirs, libre de s'égarer  
à son gré de la même façon probablement que Jean Cadiron dans 'Tels  
Qu'ils Furent'.

C'est ici aussi qu'il a connu ces paysages décrits dans son premier  
roman Un Simple. Peut-être a-t-il, comme Stéphane, éprouvé les délices  
d'un citadin découvrant la campagne. "Et il gardait au fond des  
yeux, l'impression de cette immensité, n'imaginant rien de plus beau  
que ces déroulements de vallons calcinés se promettant de revenir là,  
d'y rester très longtemps. (2)

Et c'est ici qu'il a entendu ce bruit de la ferme, qu'il évoque  
à l'arrivée à la Vizat où Stéphane et sa mère allaient rester.  
"Un troupeau d'oies se sauva devant l'équipage avec un déploiement  
d'ailes, un chien de troupeau à poil fauve aboya furieusement. Un  
effroi dans la basse-cour y répondit. Tout un tumulte de cris discordants  
partait de recoins invisibles, chantant la bienvenue de la ferme  
et leur voyage semblait finir ainsi, par une fête de soleil, de verdure,  
de chansons; on eût dit la poésie de la terre accourue pour les fêter  
et un enchantement d'espérance ineffable s'élevait de partout, tant les  
misères de nos vies humaines auraient paru faire tache sur la joie universelle."

(3)

(1) Bellessort p.244. Nouvelles Etudes et Autres Figures.

(2) Un Simple p.49.

(3) Ibid. p.54.

Camille Cé nous raconte que "Jules Renard qui lui écrivait spontanément dès la parution du livre, une lettre de brave homme, cordiale et franche disait: la campagne - "vous la reniflez". C'est qu'en vérité (continua Cé) " il renifle à pleines narines l'odeur de sa jeunesse, de la ville et des villages où tout jeune il a vécu, senti, déjà souffert."(1)

Sa vie à la ferme fut probablement la source de sa connaissance des paysans comme on les trouve dans Un Simple, Le Ferment, et La Vie Secrète, dont l'action se déroule dans le midi Languedocien.

D'un autre côté les romans comme Les Choses Voiant, <sup>1</sup>els Qu'ils Furent, se passent en Bourgogne, à Semur, Langres et à Dijon, sa ville natale. Ces histoires tristes, sérieuses ne ressemblent guère au caractère gai, joyeux qu'on a l'habitude de donner aux gens de ce pays, "riant et riche aux vins généreux ": la Bourgogne. Daniel-Rops prétend qu'il ne faut pas s'étonner du tout. "Peur-être suffirait-il de penser que Bossuet est citoyen de M. Estannié." (2)

Estannié nous déclare: " On peut assurer sans grand risque d'erreur qu'à vingt ans, un homme a déjà croisé sur sa route toutes les idées sur lesquelles il échauffera plus tard, sa conception du monde. La jeunesse offre d'avance le dessin de l'existence qu'elle prépare, dessin réduit tel qu'en donnent certains appareils d'optique, mais où paraissent à qui le scrute, les lignes maîtresses, les tendances et j'oserai ajouter les capacités d'expérience."(3)

Ces milieux de Bourgogne et de Languedoc qu'avaient-ils à lui offrir?

Il est né à Dijon le 4 Février 1862. "Mais pour donner à cette enfance

(1) Camille Cé, Regards sur l'oeuvre d'Edouard Estannié, p. 60.

(2) Les Quarante p. 16.

(3) Edouard Estannié, Discours sur Alfred Capus. p.4

le sans singulièrement plein qu'elle dut avoir pour qui en fit l'expérience, il faut mettre comme toile de fond cette ville de Dijon, qui participa à la formation intellectuelle et sensible de l'homme autant que de l'écrivain. Une capitale animée, vivante, mais dont certains quartiers archaïques, plus déserts que désolés et fleuris en maints endroits d'un art subtil, gardent toute l'antique finesse du meilleur de la province française." (1)

C'est dans un de ces quartiers qu'Estaurié a passé sa jeunesse. Orphelin à sa naissance, son père ayant été emporté par la typhoïde à l'âge de trente ans, huit mois après son mariage il a passé ses premières années près de sa mère et son grand-père M. Monthieu.

"Dans la rue de la Préfecture où s'alignent les hôtels silencieux où la belle pierre de Dijon a parfois des tons roses, (on trouve) la demeure austère qu'habitait l'austère M. Monthieu. L'atmosphère digne, patricienne de ces rues de magistrats et de parlementaires on la respire à travers toute l'oeuvre de M. Estaurié."(2)

"C'était une ancienne famille dont les traditions remontaient aux greffiers, aux parlementaires et à la royauté de l'époque précédente. Sa grand-mère était la fille du médecin au duc d'Enghien, et son mari, M. Monthieu avait fait du monarchisme ultramontain un dogme auquel jusqu'à son dernier jour, il demeura fidèle." (3) Cette atmosphère passera plus tard à travers ce livre de souvenirs, Tels qu'ils furent. Tante Agèle y représente le type d'une génération bourgeoise, dont "rien ne subsiste plus des moeurs, de goûts et des plaisirs". (4)

(1) Daniel-Rops, Les Quarantes p. 21

(2) Cé 17.

(3) Robert de Flers, Réponse au discours d'Edouard Estaurié. p.39.

(4) Préface p.V.

Fière du passé, soucieuse de l'honneur familial, elle a soutenu l'idéal des traditions d'une sévérité et d'une rigueur qui allait jusqu'au sacrifice de soi-même.

M. Monthieu qui "avec la raideur des préjugés d'un autre âge déclara que les femmes ne sauraient diriger l'éducation d'un fils,"(1) s'est chargé de ses études. Sévère à lui-même, il exigeait une obéissance absolue de l'enfant, et un régime sévère de devoirs et d'études. M. Robert de Flers fait mention de ce grand-père qui s'employa à son éducation avec un dévouement grandeur et une ardeur glacée.

"Il exigeait que vous fussiez au travail à cinq heures du matin et il faut un verité que vous ayez eu un sentiment bien profond de la nature pour n'avoir pas été définitivement dégoûté des levers du soleil."(2)(3)

Parmi les souvenirs de "Tels Qu'ils Furent" sont ceux d'un enfant seul, à qui son éducation sévère ne permettait aucune démonstration d'affection ou d'amour. Le petit Jean Cadifon raconte qu'à table.. "Mouchette (la chatte), à mes yeux personnifiait l'injustice président au sort des hommes...A Mouchette on adressait la parole, tantôt sur le ton d'une amicale gronderie, tantôt avec des propos flatteurs et une admiration non déguisée de sa parfaite tenue,...Brèf, elle faisait librement figure de personne vivante, alors que, juché sur ma chaise, avalant par ordre,

(1) Cé p.7.

(2) Robert de Flers p, 30.

(3) Dans le cas de M. Estaunié, cette discipline impérieuse eut ses compensations. "Dès cette époque commença son admirable intimité avec une mère dont la droiture, l'intelligence virile, la culture exceptionnelle, la tendresse, eurent tant d'action sur son caractère et son talent."

(Bellessort Silhouettes Contemporaines, Revue de Deux Mondes 15 Mai 1922, p.345.)

(4) Tels qu'ils Furent p.26.

et muet, je paraissais tout au plus faire partie du couvert. Ainsi s'apprennent cependant les bonnes manières: paix aux tendres de Mouchette!"(1)

Et s'en allant se coucher..

-~~Bon~~soir ma tante..~~Bon~~soir mon oncle..

-~~Bon~~soir petit...

Puisque personne ici ne me regardait (on est occupé au whiste).. point de baiser, naturellement. On ce temps-là, on n'avait point coutume d'embrasser les enfants. On veillait à ce qu'ils fussent couchés à heure fixe et réveillés de même, pour le surplus, je demande en quoi la santé s'en trouverait ou non améliorée !" (2)

Echappé du salon, où tout est froid et raide, il court à Claudine la servante qui le met au lit.

"Ah, Claudine! sans ta tendresse, aurais-je jamais deviné plus tard ce que cachaient les dures apparences de la famille? " (3)

Cette sévérité continua jusqu'au jour où il ne supporta plus cette rude discipline. Après avoir passé par l'école des ~~de~~ Jesuites à Dijon et par celle de la rue ~~de~~ Postes de Paris, il déclara un jour qu'il voulait suivre les cours de ~~S~~aint Louis, et ne retournerait plus à l'école des Postes. M. Monthieu se dressa: - Tu y rentreras, je le veux...Je n'irai pas! Alors brusquement, l'aieul tira de son secrétaire les comptes de tutelle et rejetant par ce geste brutal toute responsabilité comme tuteur, les lui lança à la tête. " (4)

Aurélie dit à petit Jean Cadiran: "Il est donc possible, il est même certain que lorsque tu auras pris l'âge utile tu reconnaîtras qu'une éducation ainsi menée avait des côtés excellents. Tu béniras peut-être

(1) Tels. 26

(2) Ibid. 34

(3) Ibid. 34

(4) CÉ. 9

les étirvières qui t'exaspèrent aujourd'hui et grâce à elles, quitteras la maison, le coeur imprégné de traditions qui ont leur noblesse..."(1)

Estaurié, lui-même dans la Préface de "Tels qu'ils Furent" dit: "L'idéal des bourgeois qui m'élèverent n'était d'ailleurs ni mediocre, ni bas: il lui arriva même parfois d'être grand, mais il le fut à la manière des grandes choses, c'est à dire silencieusement et sans étalage..

"Bourgeois ou non, cet honneur intact est le legs dont je suis le plus fier.

"

Tels quels aussi, j'aime ceux qui me le transmirent pour ce qu'ils surent mettre en moi de confiance désabusée à l'égard de la vie. Ajouterai-je qu'en m'enseignant la valeur du passé, ils m'ont aidé singulièrement à mesurer celle du présent." (2)

Tel est le milieu chez M. Monthieu. De l'autre milieu qu'il a connu dans sa jeunesse, celui de la ferme dans le Gers, chez ses grands-parents paternels, Bellessort dit:.."Du sein de cette vaste glèbe on ne regardait que le ciel. C'était la Gascogne dans l'humeur gasconne, un midi d'apparence froide, dont la passion intérieure se condense en austérité. Les hommes avaient perdu l'accent, les femmes le gardaient étant plus proche du terrain." (3)

Le personnage de ce grand-père est aperçu une fois dans "Tels qu'ils Furent" comme le grand-père Cadiran. Sévère, silencieux mais très fier aussi, il est, dans une question de parole d'honneur, l'égal du bourgeois citadin que représente Uncle Louis. Il n'a reçu aucune empreinte peut-être de ce grand-père, mais il est plus probable qu'il fut influencé par sa femme qui suivit rigoureusement les règles de Port Royal.

(1) Tels. 97.

(2) Ibid. VI.

(3) Bellessort "Nouvelles Etudes et autres Figures"

On trouve des souvenirs de cette grand'mère en la grand'mère de Thérèse Wimereux (L'Epave) qui protégeait les prêtres jansénistes traqués par l'officiel " Elle vivait en une constante société avec ces messieurs pratiquant leurs livres ardues et se sentait attirée surtout par Antoine Singlin. Sa conscience scrupuleuse lui défendait d'approcher trop souvent de la Saint Table. Quelque chose de ses ardeurs de Grétiennne primitive et anxieuse passera dans l'âme de son petit-fils." (1)

" Leur piété solide et exacte, leur sincérité qui leur faisait fuir les démonstrations d'un religiosité par trop familière des choses du Ciel, en déteignant sur l'âme du jeune Estaunié, laissèrent sans doute des goûts pour la contemplation intérieure, les débats graves un peu solennels qui, à mesure que le talent d'Estaunié se précisait, y jetaient une résonnance de plus en plus forte. (2)

Daniel-Rops aussi remarque cette influence janséniste sur l'oeuvre d'Estaunié. "Qu'un tel caractère ait pesé sur l'âme d'un petit-fils quoi d'étonnant! Et sans doute n'est-il point exagéré de distinguer le prolongement d'où je ne sais quel secret janéniste dans le ton général de l'oeuvre, dans les traits psychologiques des personnages de M. Estaunié." (3)

L'importance des cadres et des milieux de sa jeunesse nous paraît plus frappante quand on considère que malgré la durée de sa vie à Paris, il est revenu à ses premiers milieux dans la plupart de ses romans. A l'exception de L'Ascension de M. Baslèvre et dans certaines parties de 'Le Ferment' et de 'L'Empreinte' tous les autres prennent place dans la province, pour la plupart dans des villes silencieuses, dans des quartiers de la ville, "immobiles, où passent quelques rares

(1) Wampach, Edouard Estaunié, son monde et ses idées. p.8.

(2) Ibid. 41

(3) Daniel-Rops, Les Quarantés, p.17.

visiteurs sournoisement épiés, et que les automobiles modernes ne suffissent point à arracher à leur ancestrale torpeur..(1), et parmi cette bourgeoisie haute et moyenne qu'il a si bien connue.

Un ~~important~~ évènement ajoute encore quelque chose à sa jeunesse. Estaunié avait huit ans quand la guerre de 1870 éclata. Quoique petit il en a senti les effets. Lui-même dit dans son discours sur Alfred Capus: "

"Il n'est pas de pire atmosphère pour une âme prenant conscience d'elle-même que celle créée par la défaite. Je ne suis pas assuré qu'à douze ans, c'était alors l'âge de Capus, celui-ci ait eu la claire perception du désastre qui laissait la France mutilée et l'atteignait lui-même. Mais qu'il ait dès lors respiré, sans le savoir et sans le vouloir, un découragement de tous entretenu par des appréhensions sans cesse renouvelées, qu'à ce moment de départ où les ardeurs neuves excitent à la conquête et à l'audace, la tristesse et l'inquiétude d'alentour, expliquées ou non, lui aient fait sentir confusément combien cette conquête et cette audace avaient perdu de choses pour elles. De cela j'en demeure persuadé, ayant connu ce temps et grandi sous la même oppression."

Pendant ce temps il poursuivit ses études chez les Jésuites à Dole, puis à Dijon. Il se servit plus tard dans 'l'Empreinte' de l'expérience de ces années. Cette histoire nous présente les religieux, ces éducateurs sans pareils dont l'influence était si redoutable. Maîtres de la vie, des actions et de l'esprit de leurs élèves s'ils ne réussissaient pas à les retirer du monde au moment où ils débutaient dans une vie, dont ils ignoraient tout, ils (les prêtres) cherchaient à étendre leur influence

(1) Les Quarante, Edouard Estaunié. p.13.

en dehors de l'école par groupements bien organisés.

Que la crise de Léonard dans "L'Empreinte" soit ou non celle d'Estaunié (et cette dernière hypothèse est la plus probable comme remarque Camille Cé, car il n'a jamais été destiné à la prêtrise, mais à être ingénieur, comme son père) il est certain qu'Estaunié a aimé follement, aveuglement ses prêtres et qu'il s'est trouvé déçu, et "à travers les extases et les révoltes de Léonard Galn vivent aussi les souvenirs de ses propres révoltes." (1)

Au moins il a montré dans "l'Empreinte" les dangers de cette éducation. Il devint presque aussi ardent que Pascal contre les Jésuites.

"Réveil des sentiments jansénistes," suggère Wampach. "Ils sommeillaient en lui, attendant le moment.. il sentait dans sa chair cette inquiétude pascalienne qui, approfondissant les problèmes, creusant des abîmes sous chaque vérité, leur écroulement dût-il ruiner à tout jamais son bonheur, maintenant entre Dieu et la Créature des rapports plus étroits plus intimes.. (2)

"C'est l'esprit janséniste contre ces façons tortueuses de faire de l'âme une pâte molle en vue de secrets desseins." (3)

Il les quitta donc, brusquement, entra à l'École Bossuet où les élèves suivaient les classes du Lycée Saint-Louis, et il entra ensuite à Polytechnique. Reçu en 1882 il en sortit deux années plus tard en 1884.

Il ne pouvait guère subir ce contact avec l'enseignement scientifique de Polytechnique sans quelque modification de son esprit. D'autres auteurs comme Marcel Proust et Alfred Capus ont suivi le même enseignement,

(1) Wampach 1.

(2) Ibid. 40.

(3) Cé. 88.

mais sans qu'il eût une grande influence sur eux. On ne peut pas conclure de l'étude de la construction de ses livres et celle de sa méthode, que l'influence de son éducation scientifique ait été prépondérante. Chercher les mêmes influences chez Proust, Alfred Capus et Marcel Prévost, est une chose à laquelle personne ne songerait;

Estaurié dans son "Discours sur Alfred Capus" dit: "On m'a beaucoup dit de ~~de~~ la science comme préparation à la carrière littéraire. Cependant la plupart des grands mathématiciens furent de remarquables écrivains et nombre de grands écrivains ont commencé par l'étude des mathématiques, sans paraître y perdre leurs qualités natives."

Ensuite il voit deux avantages à cet enseignement: "Le stage au milieu des formules nées d'une logique continue mais impérieuse et que la moindre impression suffit à défigurer n'est jamais qu'un séjour dans le domaine au bon sens et de la propriété des termes... De telles rencontres avec une vérité que, très jeune, on n'est point tenté de discuter, tant elle semble échapper aux atteintes de la critique, ont quelque chose d'énivrant. On y gagne la conviction momentanée que l'absolu existe sous les yeux et que dès lors l'explication du monde devient possible. C'est à la fois une invitation à la recherche et la première étape sans désillusion ni fatigue sur le chemin au bout duquel toute philosophie trébuche.." (1)

Les critiques pressées qui "rendent en cinq minutes d'une oeuvre à laquelle le romancier a travaillé quatre années ou davantage," (2) l'accuse des méthodes des mathématiciens. C'est M. Bellessort qui comprend si bien l'oeuvre d'Estaurié, qui exprime semble-t-il, l'idée la plus nette sur le sujet:

"Prenons garde d'attribuer aux mathématiciens l'oeuvre du tempérament,..."

(1) p. 7.

(2) Wampach..

Non seulement Estaunié n'a point transporté dans les vivants problèmes de morale et de psychologie la rigueur des théorèmes mais je sais peu d'hommes plus éloignés des applications qu'on prétend faites de la méthode scientifique aux questions qui touchent l'âme humaine et les arts.

"Les études scientifiques lui ont donné un sens plus complet plus aigu de la vie moderne..elles sont plus utiles à un romancier né qu'une éducation exclusivement littéraire.. qui peut développer son esprit critique mais intimider sa faculté de création.. l'éducation scientifique ouvre à son activité en même temps qu'à son expérience psychologique, des milieux qu'en général l'homme de lettres ignore, ou n'étudie que de l'extérieur.. il n'importe peu qu'il n'entende ni ses décors ni ses personnages: la seule chose qui compte est d'avoir pu multiplier sous différents éclairages ses observations de la nature humaine." (1)

Il es donc entré à Polytechnique en 1882. "Par malheur, il en sortit dans un rang qui ne lui permettait pas l'accès des emplois civils - les seuls qu'il ambitionnât - et il dut, en conséquence, donner sa démission(1884) Ensuite il passa comme le héros de 'Le Ferment', ses journées à la recherche d'un emploi. Par ses propres expériences ou par celle de ses collègues il a connu cette angoisse de se trouver "bon à rien".

" Vous avez aujourd'hui le tort d'être bon à tout, c'est à dire bon à rien," dit le patron M. Dazanel Directeur de Compagnie de transport, à qui Julien Dartot se présente avec l'espoir de trouver un emploi.

"Vous consentiriez avec une égale aisance, à vous occuper de chimie de mécanique ou d'électricité. C'est trop et c'est trop peu: il faut prendre parti/ Le moreellement au travail est la règle de l'industrie moderne: Un contre-maître même illettré, est très supérieur à un ingénieur frais sorti de l'école." (3)

(1)p. 246 Bellessort Nouvelles Etudes et Autres Figures, Edouard Estaunié.

(2) Charpentier 11.

(3) Le Ferment 14.

Il a dû sinon par ses propres expériences, du moins par celle de ses collègues et de toute la jeunesse de ce-temps là connaître une désillusion amère. La société qui leur demandait une quinzaine d'années de dures études leur laissait croire qu'ils obtiendraient en sortant de l'école des emplois dignes de leur culture et de leurs connaissances. Sorti, on se trouvait mêlé à mille autres ingénieurs qui sortaient simultanément des écoles techniques de toute la France. "C'est une rafle de cerveaux sans souci des individus ni des aptitudes.. la société fait son choix et jette le reste aux épluchures." (1)

On ne voyait plus de justice. La science ne servait à rien. Quelques uns se laissaient aller à rêver à une nouvelle société bâtie sur les ruines du présent où leurs désirs seraient satisfaits.

"Nous sommes les pétrisseurs de l'humanité future. Elle sonnera l'heure des revanches, l'heure sacrée où les salariés deviendront maîtres où l'individu sera libre partout, où l'on pourra gueuler à l'aise tout ce qu'on pense, tout ce qu'on aime!" (2)

D'autres cependant qui ne trouvaient pas la justice dans le monde, se moquaient de l'idée de sacrifice, de solidarité, et se mirent à monter jusqu'au haut de l'échelle, se moquant de ceux qui observe les conventions ~~de~~ morales et sociales.

Un tel fond trouvé dans Le Ferment nous montre qu'Estaurié a vu clairement les dangers du nouveau monde d'affaires. " La société où nous vivons dit Cé, est faite de ces Julien Dartot qui, en 1899 n'étaient qu'une poignée , et qui sont aujourd'hui toute une armée d'hommes hautains et ricanants: la société devient le royaume des primaires qui font la loi, des affranchis de tous les lois humaines et divines, des révolutionnaires qui rêvent d'un beau cataclysme social où le malheur des autres sera leur triomphe."

(3)

(1) Le Ferment 67.

(2) Ibid 68.

(3) Cé. 340

Ainsi Estaunié débutant, a connu ce milieu de jeunes désespérés.

M. Carpentier dit qu'il dut vivre de leçons ou des répétitions qu'il donnait. Peut-être comme Julien Dartot dans le "Ferment" a-t-il connu ce type de riches qui payerait soixante francs au coiffeur et trouve chères les leçons payées trente francs.

"Un moment il songea à préparer l'inspection des finances, et il avait commencé à suivre les cours de l'école des Sciences Politiques quand l'idée lui vint de se présenter à un concours d'ingénieurs des Postes et Télégraphes". (2)

"Il fut reçu. Sa destinée, dès lors, était toute tracée. Il y demeura trente ans<sup>occupant</sup> jusqu'à l'heure de sa retraite, avec le plus haut talent et un zèle scrupuleux pour l'intérêt public les plus lourds emplois: directeur du matériel et de Construction [le plus jeune de son temps, où il a dû gérer un budget de quarante millions... diriger quatre mille ouvriers.. maintenir des relations quotidiennes avec le Parlement, les Syndicats, et les hautes industries; (3)]; directeur de sources télégraphiques, inspecteur général des P.T.T. [Il a même failli devenir sous-secrétaire d'Etat (4)]. Pendant la guerre il est chargé d'établir la liaison télégraphique entre le réseau français et l'état-major britannique. Après l'armistice M. Millerand, haut commissaire à Strasbourg, l'appelle pour présider la commission des liquidations et là encore il donne la mesure de sa perspicacité de son entendement des affaires, et de son parfait scrupule. "(5)

On croira impossible pour lui d'avoir une vie littéraire en même temps qu'une vie très active de fonctionnaire. Mais c'était en effet une "poste d'observation humaine d'une rare fécondité."

(1) Carpentier 11.

(2) Ibid 11.

(3) Daniel-Rops 28. Les Quarantes.

(4) Camille Cé 27.

(5) M. Georges Bourdon Le Figaro 16 Nov. 1923.

Après avoir été reçu au concours des Télégraphes, il est resté à Limoges pendant six mois. On notera que M. Baslèvre était de cette ville et on se rappelle aussi comment le conteur de L'Infirmes aux Mains de Lumière nous parle de ses soirées au café; cela nous donne à entendre que lui aussi fréquentait les cafés et qu'en voyage il continuait à écrire ses livres.

Cette rencontre avec une autre province lui a donné l'occasion de la mieux connaître. Plus tard, devenu plus haut fonctionnaire il voyagea encore beaucoup. Son emploi lui donna accès partout, "il pénètre dans les hôtels les plus fermés, il peut écouter les scandales de petites villes qui, autrement, jamais n'auraient pénétré jusqu'à son oreille. Il s'intéresse à tout. Son occupation au lieu de nuire à sa vocation littéraire, ne fait que lui profiter. Jamais second métier n'a mieux servi les intérêts d'un littéraire: il l'anime dans tous les milieux, le familiarise avec toutes sortes de gens, les petites gens surtout; il lui fait connaître leurs peines, leurs vœux, leurs ambitions intimes." (1)

Puis vint la Grande guerre. "L'auteur nous dit dans "Madame Clapain", que "comme Dancy il avait fait la guerre: toutefois, tandis que l'un passait aux tranchées, l'autre bien portant et fleuri, restait dans les bureaux: excellent observatoire pour juger des conditions du nouvel univers en cours de création." (2)

C'est le cas d'Estaurié car lui aussi n'est pas allé dans les tranchées, mais il a voyagé un peu partout. "Ensuite il préside la Commission des Liquidations des biens Allemands en Alsace-Lorraine. "Poste dangereux car c'était alors la curée, et les puissants grondaient, menaçaient, montraient les crocs quand on ne leur accordait pas la part du lion. Ce furent pour

(1) Wampach 9.

(2) Madame Clapain 105.

cet homme intègre des heures redoutables. Mais quelle expérience humaine! Quelle connaissance intime des êtres, des âmes des plus basses comme des plus hautes! Quelle inépuisable documentation pour un écrivain! " (1) Estaunié garde encore dans ses tiroirs, nous dit Cé, un roman sur l'administration, mais après trente-sept ans d'une vie laborieuse il ne veut pas en revivre les misères, maintenant qu'il en est délivré!

Dans la plupart des romans d'Estaunié l'action se passe donc dans des villes fermées ou même entre les quatre murs d'une maison bourgeoise. Parfois on trouve des esquisses où l'on remarque un sens aigu de couleurs, un oeil d'artiste dans l'éclat de ses paysages.

Mais on ne penserait jamais qu'Estaunié fut un connaisseur d'art, qu'il ait voyagé cherchant partout la beauté et les trésors que d'autres pays lui offraient, s'il n'y avait un livre 'Petits Maîtres, critique des maîtres d'art Hollandais. "Quelle beau critique d'art clairvoyant et sensible, il eût pu faire! (2) Le livre fût publié il y a longtemps, en 1893. Depuis lors "il suit d'un oeil passionné ce beau fleuve d'art qui écoule des Flandres et de Pays-Bas en Bourgogne, avec un Claus Sluter, créateur de la puissante école de sculpture bourguignonne avec cet admirable peintre du retable de la Chartruese, Melchior Broederlam et ce Van den Weyden (de la Pasture) qui peignit en grande partie le 'Jugement De nier' joyau de Beaune... A entendre deviser Estaunié, on est frappé par la justesse et l'ampleur de ses vues... Depuis sa jeunesse il a recherché avec un flair bien rare, des dessins de maîtres. Dans son bureau de la 'Maison du Sage' un dessin de Rembrandt, des caricatures de vieillards par Vinci,.. un grand dessin de Callot; un gueux à grand air; une sanguine de Fragonard. A Paris il possède un petit musée: un Terbourg, un adorable Boilly et une toile de

(1) Camille Cé 29.

(2) Ibid. 24.

Bassan, découverte à Montpellier dans un bric-à-brac..." (1)

Cette soif d'art l'a poussé à voyager partout. Mais à l'exception d'une très courte nouvelle qui se passe en Roumanie il ne nous a rien laissé de ses souvenirs. "Pour voir tous les musées, toutes les cathédrales, il a parcouru toute l'Europe: Cologne, Munich, Berlin, Leipzig, Stockholm, Vienne; il a visité l'Ermitage de Saint-Petersbourg, le Prado de Madrid, la National Gallery de Londres." (2) Il a même pénétré dans l'Afrique du Nord, l'unis-Tripolâ, le Maroc bien avant qu'il y ait les facilités touristiques d'aujourd'hui.

Et il aime les montagnes. Dans la nouvelle, 'Le Cas de Jean Dunant', Estaunié raconte l'amour d'un citadin pour la Meije, un amour qui le conduit enfin à sa mort.

Estaunié doit avoir un peu senti cette attraction des montagnes. Camille Cé croit qu'il avait subi la fascination de la Meije, un peu comme le héros de la nouvelle. En tout cas, "armé du piolet, alpiniste inlassable il a franchi par exemple la Brèche, et est monté le premier au col de "igles." Et aujourd'hui plus faible, plus âgé il se retire à Lausanne où la vue qu'on a des "Monts du Chablas de la Dent du Midi calme ses souffrances, l'emplit de la sérénité des altitudes, des grands soirs qui saignent sur les glaciers." (3)

Aujourd'hui il habite soit à Dijon soit à Lausanne, la santé affaiblie par sa vie de fonctionnaire. Pendant les premières années de sa retraite il se livra au plaisir d'écrire. Aujourd'hui ses douleurs

(1) Camille Cé. 24

(2) Ibid. 23.

(3) Ibid. 22.

l'en empêche. A peine fait-il quelques préfaces ou des articles.

Une vie littéraire sans étalage a été récompensée par son élection à l'Académie en 1925. Il tient à présent le fauteuil que d'autres personnages illustres ont occupé, comme J. B. Colbert, La Fontaine, Marivaux, le Duc de Broglie, Sully-Prudhomme, Henri Poincaré.

## CHAPITRE I. Le Cadre.

Faisant précéder l'étude du milieu des oeuvres d'Edouard Estaunié par celle du cadre, on a pensé aux paroles de Balzac :

" L'être humain n'a plus ni le même aspect ni la même valeur une fois séparé des figures, des choses, des lieux qui lui servent de cadre." (1)

Cependant avant de commencer l'étude du cadre en relation avec le milieu nous verrons d'abord l'interprétation et l'emploi qu'Estaunié en fait.

Il n'a pas manqué d'en apercevoir l'importance, et il s'en est servi non seulement à la manière traditionnelle comme un décor de la vie extérieure des personnages, mais comme fond de tableau pour un drame de la vie intérieure: donc, une partie de l'action et de l'analyse psychologique.

Rappelons -nous d'abord le moment où Estaunié a débuté. Le premier roman "Un Simple," fut publié en 1891. Déjà c'était la réaction contre les excès du naturalisme , ce choix de sujets insignifiants et grossiers perdu dans l'observation minutieuse des détails sans intérêt ou donnant de la vie une image d'une fausse brutalité. De plus le positivisme perdait pied aussi. Car il niait tout ce qui ne pouvait être clairement présenté et expliqué. On commençait à admettre qu'il peut exister un monde du mystère et de l'inconnaissable. Ainsi par la date M. Estaunié fait partie du mouvement nouveau. Déjà dans Un Simple, son premier livre, <sup>il y a cette</sup> l'étude de la vie intérieure, qui sera plus explicitement exprimée dans "La Vie Secrète" (1908). Il dira plus tard:

"Sentir , c'est happer l'impondérable, tater l'invisible, atteindre là où le regard ne pénètre pas." (2)

Donc pour saisir cet inexprimable, il se servira de toutes les

(1) Bellessort, Balzac et Son Oeuvre.

(2) L'Appel de la Route, p. 46.

servira de toutes les apparences de la réalité, du cadre, de l'atmosphère même qui peuvent trahir la vie intérieure de l'homme.

Pour faciliter l'étude, séparons le cadre en deux parties: les 'choses'(1) c'est à dire les objets inanimés, faites par l'homme - une maison, des meubles, des murs; puis la nature qui l'entoure.

Ce qui est remarquable de l'emploi de l'auteur de 'choses' c'est qu'il les a rendues vivantes. C'est un départ de la manière traditionnelle de les considérer comme matière inanimée indifférente à l'homme. L'auteur les présente comme possédant une âme et capable de sympathiser avec tous les passions des êtres qui sont en contact avec elles.

C'est à cause de leur contact avec les hommes qu'elles possèdent cette âme. Ce sont les souvenirs de l'homme qui les rendent vivantes.

"Malgré notre silence, notre mémoire est implacable, dit le miroir.

-Nous sommes la vie des mortes, dit l'horloge.

-L'âme où le souvenir dort comme en un coffre, sans s'altérer.

-L'âme de la maison, pleine de mystère et durable comme elle."(2)

Aux nouvelles que le dernier membre de la famille va partir et ne jamais revenir, et qu'elles, les 'choses' seront vendues et dispersées, "Il me semble" dit l'horloge, "que les temps vont finir; je ne me sens plus d'âme..(3)

"Réunies, vous formiez la Maison et résumez son histoire," dit le secrétaire aux 'choses'.(4) "Mais dispersées, vous ne serez plus que des morceaux d'âme et vous cesserez d'exister. Pour échapper à la mort il faudrait que chacun de vous emportât la mémoire entière de ce qui a vécu dans ces lieux."

(1) En me servant du mot 'choses', pour les objets inanimés, j'ai suivi l'exemple de l'auteur qui leur a donné une grande importance dans un de ses romans, 'Les Choses Voient'.

(2) Les Choses Voient p. 2.

(3) Ibid, 22.

(4) Ibid. 23.

Chaque 'chose' retenait les souvenirs de la famille retiendrait leur âme, mais la maison la perd. Juste Pichereau refuse l'héritage, voulant échapper à la ménagerie de la maison pour qu'il puisse recommencer une vie loin de l'ombre des crimes." Pour vivre, il tue l'âme sombre de cette maison." Le nouveau maître venu, pensait en achetant la façade acheter un passé, mais privée d'âme, la maison qu'il croyait encore vivante gisait devant lui tout à fait morte." (1)

Mais en dépit de cette âme ces 'choses' sont limitées toujours à la réalité. N'importe si elles souffrent, si elles sont sensibles à tous ce qu'elles voient, elles sont limitées à cet univers. Elles sont douées d'une observation plus qu'humaine, elles peuvent se renseigner sur les hommes, mais il vient à des moments, quand l'âme d'homme s'enfuit, "où? - Je l'ignore. Peut-être vers l'invisible univers que nous, les 'choses!', ne connaissons jamais, bien que nous le frôlions à tout instant - si proche qu'on semble être séparé de lui par un rideau mince, si lointain qu'on doute qu'il existe..(2)

"Hélas", disent les 'choses', quand elles voient partir ceux qu'elles ont aimés. "Nous ne partons jamais; nous appelons partir, changer de place.. Trêve de regrets inclinons-nous devant la loi. De la vie nous ne pouvons posséder, quelques soient nos désirs, qu'une apparence vaine, et de l'immortalité qu'une parodie, presque de la mort nous ne connaissons que le regret inapaisé." (3)

Ce n'est pas seulement les 'choses' d'une maison qui ont une âme, mais aussi toute une ville. Tant est la transformation de la ville par la présence des étrangers, que Jean Cadiran en rentrant à Dijon au moment de l'occupation par les Allemands (guerre 1870) dit: "Nous avançons littéralement dans un lieu qui avait perdu son âme. Le Dijon que j'avais connu n'existait plus." (4)

(1) L.C/V. 251.

(2) L.C.V. 1777

(3) Ibid. 244.

(4) Tels. 178.

Les choses sont très sensibles. Spectateurs suivant de près chaque partie du drame elles reflètent les pensées de l'homme.

Jean Cadiran remarque dans "Tels qu'ils furent..." "Ce fut le même mardi que la maison changea... Il est très difficile d'expliquer pourquoi la maison change, et même en quoi elle change. Il est cependant incontestable qu'à certains moments, et tout d'un coup, sans que rien soit modifié dans le train de vie ou l'aspect matériel des choses, l'atmosphère se transforme, l'air vibre autrement, chacun rôde d'une pièce à l'autre sans les reconnaître, et la paix coutumière fait place à une irrésistible anxiété." (1)

Les choses comme les hommes avaient changé.

Et telle est leur sensibilité que même, loin des personnages du drame, elles perçoivent l'anxiété de l'atmosphère. L'horloge par exemple, savait, était certaine que toute la maison était remplie de pensées anxieuses. "Je les sentais rôder. Je n'aurais pu dire ce qu'elles étaient mais je les voyais passer, tels des fantômes." (2)

Lorsque le malheur arrive aux personnages de la maison, toutes les 'choses' deviennent tristes, contrairement, quand la joie vient, les choses deviennent gaies.

"Tout à coup, sans qu'on sût à quel propos, la maison avait changé de visage et riait! Elle riait positivement comme si elle n'avait oublié que de la jeunesse, et de l'amour!" Les hommes ne l'aperçoivent pas mais s'ils écoutent ils comprendraient que, "le corridor n'avait plus la même façon de répercuter les pas; l'escalier avait pris un air allègre... les portes tournaient sans grincer et pour se refermer, avaient une allure r

(1) Tels. 86.

(2) L.C.V. 43.

rapide qui invitait au tête-à-tête." (1) "Moi-même", dit l'horloge, "j'étais devenue gaie... Du bonheur rôdait dans l'air et j'aurais aimé allonger mon balancier pour le savourer à l'aise.." (2).

Cette vie des choses est rendue par leur aspect qui les apparente à l'homme.

"Les maisons, de même que les hommes, ont un visage." dit l'auteur en présentant La Maison dans 'Les Choses Voient' (3). La nuit, les maisons "leurs faces blafardes et leurs ouvertures pareilles à des yeux sans regard se taisent comme des mortes." (4)

La maison, au 16 de la Rue Béarn à Paris, montre un visage de Janus. Côté cour, la nuit, les lumières régulièrement espacées, l'escalier et les cuisines, révèlent une pauvreté et la misère des communs. Côté place, au contraire, les lumières variantes et dissemblantes en clarté, la maison a l'air imposant. "Une demeure aussi dissemblable sur les deux faces, semblait réservée à des êtres à double vie ou à des états d'exception." (5)

Ou la Maison Blanchard: "A certains moments, les pierres elles-mêmes prennent une expression humaine. Celle de la maison Blanchard expriment ainsi à l'approche d'Ida une sorte d'étonnement hostile: on dirait qu'elles se refusent à reconnaître la passante qui se dirige vers elles ou ne consentiront à l'abriter que pour une halte." (6)

"La maison impassible a les yeux clos. Pas un mouvement pour y mettre une trace de vie," (7)

Et les choses regardent toujours. Les façades, les fenêtres surveillent,

(1) L.C.V. 66. (2) Ibid. 66. (3) Ibid, 10 <sup>(4) V.S. 17</sup> (5) Asc. 69. (6) M.C. 128.

(7) L.C.V. 90. (8) U.S. 97.

les murs regardent la cour(1), les meubles, le miroir, l'horloge guettent chaque mouvement de personnes pour se renseigner sur les hommes. Les maisons de la ville même regardent Madame Manchon d'un air hostile, comme elle s'en fuit vers la gare. (2) Et les portraits d'évêques sur l'escalier dans le palace de l'archevêque, regardent avec stupeur la retraite de la famille Doublet. (3)

Puis elles parlent, quelquefois de manière à être entendu, d'autre fois silencieusement,

Et les 'choses' s'échappent de leur silence en entendant qu'elles seront vendues. Ce sont des mots incompréhensibles à l'homme, et pour l'oreille <sup>humaine</sup> et difficiles à entendre.

"Puis un bruissement à peine perceptible commença. Ce n'était que l'attouchement léger d'un peu d'air qui rase les murs, le trottis d'une goutte qui descend l'escalier par le limon. Moins encore, un souffle dans les serrures comme au fond d'un coquillage, de la poussière qui s'agitait sans marquer... Aucune oreille humaine ne traiterait perçu cet impalpable; pourtant cela sourdait partout dans chaque pièce, sous chaque siège, le long de plinthes, autour des fenêtres refermées, au pied des cheminées. De la girouette aux poutres de la cave, tout reprenait vie. Le bruissement grossit... des voix soufflèrent."(4)

D'une autre manière une maison peut parler. même la ville qui quelquefois se lève comme un être, manifeste une vie intense, regarde et parle. Voici les yeux de la ville silencieuse, les yeux

(1) L.C.V. 212.

(2) L'Appel. 177.

(3) Tel. 126

(4) L.C.V. 16.

des habitants, curieux, cachés derrière les rideaux, s'occupant de tout ce qui ne les concerne pas.

Madame Manchon passant le long de la rue apercevait derrière les chaque vitre éclairée, ces silhouettes où ne vivait qu'un regard.

"Après Broquart, la ville muette, hostile, la même qui parlant de volc aujourd'hui avait auparavant affolé René en parlant de sa naissance on se sentait traqué par elle, dépouillé, chassé... Et Madame Manchon, saisie de panique, courut, rasant les murs, évitant les lumières, elle courait sans savoir où ni pourquoi." (1)

"Puis la voix d'une ville, surgit, souffle à l'oreille la nouvelle importante ou niaise, qu'on ne saisit nulle part, que chacun ignore et que tout le monde suit." (2)

Et les choses écoutent. Tous les meubles écoutent l'histoire de l'horloge du miroir et du secrétaire. (L.C.V.) L'horloge même restant dans la cuisine ne pouvait qu'écouter les bruits du dehors pour deviner ce qui se passait.

"Il y a ces choses heureuses, le miroir par exemple qui toujours reflète du soleil," dit l'horloge, "d'autres voient des arbres, les nuages..."

Moi, dans mon coin sombre, je ne pourrai jamais qu'écouter l'aube!

"Elle a d'ailleurs des bruits bien à elles, des bruits ouatés, mystérieux, et qui suggèrent la vie de chanter, même si l'on a le cœur serré.

Ce matin-là, j'entendis ainsi la ville s'éveiller.

"C'est presque toujours la girouette qui commence parce que l'air étouffé sort le premier de sa torpeur et court aussitôt le long des rues. Puis viennent les souffles, des sons amortis, comme si dans le lointain, chaque demeure arrachée à son somme s'étirait au fond

(1) Appel. 177.

(2) Appel 56. Cf. Tels. 194.

(3)

d'une alcôve bien fermée...(1)

Si un drame vient dans une autre salle, les choses ne peuvent qu'écouter aussi. "Nous écoutions toujours. Est-ce bien écouter que sentir la vie, comme la mer sur une grève, se retirer par grandes nappes, sans qu'on puisse mesurer sa fuite, ni savoir quand cela cessera?" (2)

Encore l'apparence de vie des 'choses' est produit par le mouvement. Les 'choses' s'éveillent<sup>(3)</sup>, une cour sourient~~ent~~.(4) "Ursule n'étant pas encore rentrée, la Maison Bronchard se dresse, obscure, portes et fenêtres closes.." <sup>(5)</sup> "Les paravents avaient l'air de respirer...Les vitres frissonnaient..Les parquets créssaient, rongés par d'invisibles tarets..Les murs tremblaient tout bas. (6) Dans le salon aristocratique de la maison, "une chaise leva son dossier avec mépris.. et un petite nuage de poussière agitée.. parle..." Les meubles soigneusement alignés~~s~~ venaient de sortir de la pénombre avec l'air bourru~~e~~ de gens qu'on dérange dans leur sommeil, on aurait encore pu les prendre pour des dames distinguées qui voyant apparaître dans leur cercle un monsieur mal élevé se demandent, 'Qui sont ces gens-là?'" <sup>(7)</sup> Les esquisses nombreuses des choses donnent aussi de la vie à cause de la lumière et des ombres; l'aube, la nuit; et de l'atmosphère au moment des brouillards, et de la pluie.

Enfin la vie est rendue par le fait que les personnages les adressent, les aiment, les détestent, les accusent de complicité, les rendent responsables de tout ce qui est passé.

Noémi qui se tourne vers son seul ami, le miroir, "semble me prendre à témoin, dit le miroir. Elle avait l'air de me dire, 'Pourquoi ne m'as tu avertie?' On aurait cru qu'elle reprochait à tout ce qui était là

(1) L.C.V. 48. (2) Ibid. 88. Cf. 174. (3) U.S. 173. (4) L.C.V. 47. (5) M.C. 128  
(6) L.C.V. 16. (7) Ibid. 13. Cf. 251

de ne pas s'unir à elle pour vaincre un nouveau mutisme mille fois plus suppliant que le précédent." (1)

D'ailleurs les 'choses' qui vivent ont chacune une personnalité individuelle. "Les maisons, les murs, les cours ne sont pas tous semblables. Par exemple les maisons à Paris, la nuit.. "Il est curieux que les maisons de Paris attendent de préférence la nuit pour prendre une individualité précise: on dirait que, lassées d'avoir joué leur personnage mondain et grâce à l'éclairage, elles quittent le masque.." (2)

Les murs d'une cour ont chacun une figure particulière. "Celui de la grande chambre, percé de larges ouvertures géminées respirait une noblesse sereine et méprisante. Le mur de la cuisine troué un peu au hasard, faisait songer au visage d'une fille grélée. Le mur du fond, muni de fenêtres régulières mais étriquées, évoquait l'image d'un cousin pauvre. Enfin le mur mitoyen, toisonné de lierre et haut sur ses jambes, ressemblait à un piqué-assiette qu'on recueille pour sa gaîté, bien qu'il vive dans la bêtise et se plaise à la crapule.

La voix des quatre murs formaient un quatuor aussi discordant que leurs personnes." (3)

La maison dans 'Les Choses Vont' était une maison "d'aspect honnête parcimonieux et cosu... Ce n'était pas non plus un de ces immeubles, qu'on loue en partie et qui servent, tant bien que mal à parfaire l'équilibre budgétaire de qui les possède; non, elle était d'un seul tenant, très bourgeoise.. (4)

...~~Elle est, il meurt que distinguée: elle inspirait du respect et résumait~~  
~~des traditions...~~ (5)

(1) L.C.V. Cf. 107, 85, 68. (2) Asc. 69. (3) L.C.V. 212. (4) Ibid. 10.

...Evidemment elle était toujours elle-même, ayant conservé son aspect bourgeois, l'air de personne solidement assise, traditionnelle et hautaine qu'elle a gardé jusqu'à hier." (1)

Telle est l'individualité d'une maison qu'elle conserve toujours pour une ville, le nom de son premier possesseur. "Pourquoi à la campagne les Maisons portent-elles un nom indépendamment de celui du propriétaire? C'est qu'elles sont une entité vivante, qu'elles sont une âme dont il nous appartient de creuser le secret." (2) Ainsi la Maison Brozard a conservé son nom, même si les soeurs Cadifon l'ont achetée

Quoique les 'choses' deviennent vivantes, lorsqu'elles viennent au premier plan et jouent un rôle dans l'histoire, elles se tiennent et s'expriment toujours d'une manière individuelle. L'horloge s'exprime toujours à la façon d'une horloge. "Du bonheur rôdait dans l'air et j'aurais aimé allonger mon balancier pour le savourer à l'aise." (3) Son coeur règle ses battements sur ceux des hommes. L'horloge nouvelle venue à la maison, même si tout paraît calme, par le battement de son coeur elle présentait quelque chose. "Pourtant déjà mon coeur changeait de rythme et s'accélérait. J'avais prescience que cette paix mentait.. une véritable angoisse m'étreignait, j'aurais voulu n'être jamais venue."(4)

Et de même façon le miroir: "Entre les choses et moi, un matelas d'ombre amortissait les couleurs, Une contrainte grandissante resserait mes pores. La vie à force d'être intérieure, semblait avoir disparu."(5)

(1) L.C.V. 218. (2) Wampach 78. (3) L.C.V. 66. (4) Ibid.28.

(5) Ibid.166. Cf. 142, 210.(le secrétaire p. 223,219.)

Les 'choses' si vivantes, si sensibles aux humeurs de l'homme se font un cadre que l'homme lui trouve nécessaire.

"C'est un phénomène inexplicable que, bien que l'homme nous ait fait, ce soit nous qui lui survivions. Tant qu'il est présent, nous n'avons de raison d'être que de servir ses fantaisies. Il a aussi tant de mépris pour nous qu'il ne daigne même pas se cacher en notre présence. Cependant à peine est-il disparu, nous ne vivons plus que pour perpétuer sa mémoire." (1)

Elles incarnent les souvenirs du passé, un passé rempli de traditions de l'idéal des familles bourgeoises. On dit par exemple qu'une maison est mieux que distingués. "Elle inspirait du respect et resumait des traditions." (2)

On tient tant à ces choses, qu'il y a des hommes comme M. Weissgemuth dans 'Les Choses Voient' qui croient pouvoir l'acheter. "Il n'a besoin que de la façade. La réputation de ceci suffira pour couvrir son passé qui doit être douteux." dit l'escalier (3) "Il achète l'odeur de vertu qui s'exhale d'un passé qu'il ignore. Jobard!" dit le secrétaire.

De plus, la Maison dans 'Les Choses Voient' est tellement, aux yeux de Noémi et du vieux Pichereau, le symbole du bien-être, et de tout ce qui en fait l'essence de la classe bourgeoise, qu'ils sont frappés à mort lorsqu'on leur ravit cette possession. (4)

Encore le cadre est tellement chargé du passé qu'on ne peut pas séparer "les vivants des morts qui avaient jadis occupé les mêmes places, les gestes actuels de la tradition ~~et~~ des exemples dont il étaient issus." (5) Même dans une ~~Maison~~ la plus vieille et la plus insignifiante, on est frappé de la noblesse qui sort de la nudité des murs et qui <sup>fait</sup> paraître l'aisance et la distinction des personnages.

(1) L.C.V. 22. (le miroir) (2) Ibid. 11. (3) Ibid. 19. (4) Cf. 209, 218. L.C.V. (5) Inf. 217 Cf. la maison "oublet dans 'Tels Qu'ils furent'.

Ce lien entre le passé et l'homme peut être si puissant qu'il voudrait y échapper: Juste Pichereau vendra La Maison. "Dans ce décor, avec cette fortune, il ne pouvait y avoir que des âmes rabaissées et du bonheur de contrebande!"..

-Je n'hésite pas, je renonce à l'héritage. La balance est nette et demain la maison sera fermée ou vendue..

-Je dis que demain rien ne subsistera plus d'un passé que j'abhonne, qui nous salit.. Composé de tares ou de crimes, il nous emporterait définitivement et malgré nous, si je n'avais décidé de le supprimer."(1)

"Malgré notre silence, notre mémoire est implacable.

-Nous sommes la vie des morts!

-L'âme où le souvenir dort, comme en un coffre, sans s'altérer." disent les 'choses'.

Les 'choses' gardent aussi les souvenirs personnels, intimes. Voilà la raison qui fait que l'homme s'y attache autant. Nous voyons "Jean Pesnel, visitant après des longues années une chambre où il trouve une table, sa table d'enfant. Il la caresse, et sent un peu du passé revenir l'encourager,

Non seulement elles nous rappellent des détails insignifiants de notre vie,(2) mais elles aident à ressusciter l'image des êtres aimés qui sont morts. La photo d'une cousine morte suffit à rappeler à M. Baslèvre sa jeunesse joyeuse, ses jeux, ses courses, ses flâneries. Et puis subitement lui apparaît le visage de sa mère, qui pendant trente ans de préoccupations mesquines comme fonctionnaire, était resté caché au fond de son coeur avec tout l'amertume de la perte.

"Il n'aurait fallu qu'un soir de détresse mentale, la rencontre

(1)L.C.V. 241. (2) Cf. U.S. 176, 181.

d'une photographie et qui sait! peut-être la crainte de retrouver le visage redouté, pour que M. Baslèvre pût y revenir. Mais maintenant qu'il y était revenu, quel effroi!" (1)

Dans cette préface touchant, "In Memoriam", du livre 'Les Choses Voient' Estaunié parle lui même de ces 'choses' et des souvenirs de sa mère.

"Mais y a-t-il des pièces vides?

Celle-ci, où tu vécus et où je vis n'a point changée comme une cassolette fumante, chaque objet familier y exhale ta mémoire.

L'écho de ta voix agite encore les rideaux que tu as brodés. Ton amour est le vrai parfum des roses et des oeillets qui fleurissent ta place préférée. Je te sens là, présente divinement, délicieusement, Les objets pourraient être détruits, les rideaux enlevés, les fleurs fanées, l'aveugle que je suis t'y sentirait quand même!" (2)

Ainsi l'homme aime les 'choses' qui retiennent tant de souvenirs, mêmes si elles ne lui sont pas nécessaires pour ressusciter l'image de l'être aimé. Il vient un temps où M. Baslèvre n'a que la mémoire d'un amour profond, comme consolation. Lui aussi trouve son plaisir à retourner parfois parmi les choses qu'elle a aimées; ces choses qui exhalent leur parfum de souvenirs. "Il ne regardait, nulle part, ou plutôt regardait tout, et à mesure se pénétrait de l'accueil des choses." Mais, "Qu'est en effet la résurrection de choses que le temps n'atteint pas à côté de celle de l'être même? ...La merveille était ailleurs, au temple érigé dans l'âme et que la tendresse avait peuplé." (3)

(1) Asc. 44.

(2) L.C.V. 7.

(3) Asc. 200, Cf. L.C.V. 55, 78, 210.

De même façon, Madame Jauffrelain vend sa maison et tout ce qui peut lui rappeler la tragédie qui lui est arrivée.

L'homme aime les 'choses' comme décor du présent. Elles peuvent être si proches de lui qu'elles lui donnent une sensation de stabilité et de sécurité et une assurance contre les bouleversements des idées et des passions. Rien n'est plus agréable que d'être assis autour d'une table de whist par exemple, "Sensation délicieuse: quand on a cru sa quiétude compromise, retrouver à la même place et pareils, les objets auxquels cette quiétude semble immuablement liée. Rien qu'avoir la lampe allumée, la table prête, le panier des jetons, les cartes dans leur boîte, il semble qu'après ce trouble passager, la vie reprend son cours paisible." (1)

Mais il y a des moments où l'homme perçoit l'individualité des choses. Elles deviennent presque des êtres. Noémi, par exemple, au moment décisif, tourne vers l'horloge. "On aurait cru vraiment qu'elle me priait de l'aider à revivre un passé auquel j'étais si étrangère!" (2) Où elle lui parle en sa joie de le recevoir comme cadeau le faisant le confident de ses rêves, Plus tard en amertume, elle l'accusera de l'avoir trahi, de lui avoir apporté du malheur.(3)

Confidentes des rêves de l'homme, les 'choses' restent toujours en sympathie avec l'homme. Elles ne sont jamais indifférentes à son sort.

Faites par lui et pour lui, toute leur attention reste sur lui. Elles le regardent, essayent de le comprendre. Elles voient ce qui

(1) V.S. 14 Cf. Asc.4L; Inf. 219; U.S. 46.

(2) L.C.V. 32.

(3) Ibid. 68. Cf. 180;

échappent l'homme, non seulement "les formes sensibles mais d'autres faits de radiations subtiles, qui les renseignent sur eux.(1)

Se mettaitn eux-mêmes au diapason de l'homme elles éprouvent presque autant que lui, ses émotions, ses passions. Marcel Clérabault, par exemple, après une expérience affreuse, chancelant, les nerfs brisés, s'élançe vers la croisée, "Une brise glacée entra, calmant sa fièvre, la mienne..."dit l'horloge. (2)

miroir, raconte alors, "Imaginez une mort progressive des choses montant, comme la marée, autour de Noémi demi-morte, et nous deux face à face, elle ravagée par une angoisse qu'elle tremble d'analyser, moi devenu son double au point de ne pouvoir plus lui renvoyer que cette angoisse!... Désormais attachés l'un à l'autre, nos regards n'allaient plus se quitter. Pareils à des forçats que rivent une chaîne, nous allions vivre d'une pensée commune et en mourir. (3)

Et voici Nanette, mais comme la plupart d'hommes elle ne se rend pas compte de l'immense sympathie des 'choses'.

"Anéantie, Nanette resta devant la porte beante. Elle et moi à cette minute étions devenues si pareilles qu'on aurait cru la cuisine vidée de toute présence humaine... Il y a des instants, où tout se rejoint, d'animé et le vivant, l'homme et la chose. Pareillement, vous dis-je nous traversions un cauchemar, doutant d'avoir entendu, déjà certaines que puisque'il l'avait annoncé, Marcel Clérabault épouserait Noémi Bégu." (4)

(1) L.C.V. 176. Cf. 229. 127.

(2) Ibid. 106.

(3) Ibid. 143; Cf. 109;

(4) Ibid. 111.

La sympathie avec laquelle les 'choses' regardent l'homme est si grande qu'elles souffrent d'être ignorées ou mal jugées. "De moi seule," dit l'horloge, "elle s'obstinait à se détourner, ne me regardant plus, me croyant sans doute joyeuse de son départ. Nanette! Nanette! ne plus vous voir! Vous qui étiez l'unique sourire de ma cuisine.. Croyez vous que je suis venue.. et depuis, comme vous m'avez astiquée avec douceur! Vous aviez beau me croire une ennemie..(1)

Et les 'choses' jugent l'homme toujours, son caractère (2), ses actes Elle les approuvent ou quelquesfois les disapprouvent. Mais d'habitude l'homme en reste ignorant.

C'est seulement par moments qu'il y a une communion plus profonde entre l'homme et les 'choses'. A ce moment-là elles l'encouragent et quelquefois même le réprimandent.

Pendant les longues heures, où le miroir est le seul moyen que Noémi, paralysée peut voir ce qui arrive sur la place au dehors, ou remarquer sa fille assise à la fenêtre, c'est le miroir qui lui devient sympathique qui devient son confident (3). Il reflète ses pensées, répond à ses questions. Même la nuit, réveillée, ses yeux cherchent le miroir.

Voici M. Baslèvre et Gustave devant une pendule du temps du père Gros. Ils sont sur le point de se séparer en colère.. Ce sont les conseils silencieux de la pendule, à M. Baslèvre qui les amènent à partir amicalement.(4)

"Aujourd'hui encore, mon coeur est intact," dit l'horloge dans

(1) L.C.V. 113.

(2) Ibid. 132.

(3) Ibid. 164.

(4) Asc. 192-3.

'Les Choses ~~voient~~'. "Si l'on m'a ~~cachée~~ ici, c'est précisément pour m'être obstinée à battre après avoir compté les heures que je vais révéler. Il faut que nous autres, les 'choses', soyons tout à fait muettes pour êtres supportées par l'homme. Dès qu'une apparence de vie nous anime, il nous rejette. Les seuls rappels qu'il tolère de notre part sont ceux qui se font en silence." (1)

M. Pichereau qui vient de dépouiller Noémi de ce qu'elle a gagné si péniblement pendant sa vie, perçoit les reproches du miroir.

"Savourant l'heure triomphale M. Pichereau s'est mis à se promener à travers la pièce... Tout d'un coup il m'aperçoit, moi le témoin! Est-ce bien, moi qu'il aperçoit, ou son propre visage, ou à travers moi tout ce que j'ai réflété de la science atroce qui lui valut nos dépouilles? Alors d'un geste nerveux il tire sur la sonnette.

"Vites, donc, ma file, décrochez cette histoire-là tout de suite, et mettez-là où vous voudrez, au grenier par exemple. Je n'aime pas les miroirs: ils me gênent.." (2)

A un moment donné Mlle. Peyrolles sous l'émotion de cette lutte entre les conseils de sa conscience et de son coeur, regarde la chambre et ne le reconnaît pas. Partout l'inéluctable avait surgi. Les meubles demeurés comme au départ de Marc semblaient dire: "Vois s'il nous aimait déjà.. Mais l'as laissé partir et c'est fini.." La daguerréotype placée sur la cheminée et qui représentait le mort, reprenait: "Tu l'as laissé partir, mon oeuvre est accomplie: tu me verras plus...", et l'on eût dit qu'en même temps il s'effaçait sous sa buée métallique. Le silence même clamait: "Lui présent, je m'étais enfui, mais tu m'a rappelé je me m'en irai plus!" (3)

Les choses même non seulement sont au diapason ~~des~~ émotions de l'homme mais elles sont <sup>tellement</sup> imprégnées de l'esprit qu'elles en sont transformées.

" Les hommes ont le don de projeter autour d'eux la lumière ou l'ombre, qui passe dans leur âme. (1) dit l'auteur. Et nous savons vu comment La Maison est devenue, gaie, quand ses habitants furent heureux.

Devant cette infirme 'aux mains de lumière' Mademoiselle Théodat dont "d'elle émanaient une fraîcheur une distinction subtile.. enfin le don suprême de créer autout de soi l'irréel de de faire oublier le grossier de la vie." " Il va de soi que la lumière qui rayonnait d'elle, nuançait les objets comme nous-mêmes. Le linge et la verrerie éblouissaient il n'y avait là pourtant que verres ordinaire et linge uni...(2)

Telle est la manière par laquelle les 'choses' font partie du cadre, de tout ce qui entoure l'homme. En même temps l'homme a également près de lui, la nature.

.....

C'est une nature, décrite en grande partie d'une manière impressionniste.

L'auteur aime reproduire l'atmosphère qu'en faire un tableau de la réalité. Il se sert de la lumière, des ombres, des parfums et des bruits. Il aime surtout les brouillards qui donnent des lignes indistinctes.

(1) L.C.V. 66. Cf. 284.

( 2) L'Inf. 209.

"Quand il reveint à lui, des buées grises couraient au-dessus de sa tête, et vers l'est, de grandes traînées roses illuminaient le ciel. Après les ondées de la nuit, et comme pour les fêter de partout des senteurs s'élevaient plus pénétrantes: chaque branche fumait, des oiseaux chantaient, les brouillards se levaient avec une lenteur de fantômes; il faisait frais une fraîcheur douce pareille à une caresse qui effleure."(1)

D'ailleurs, la nature est vivante. Nous percevons cette vie en ce qu'elle change continuellement en apparence.

" Les silhouettes indécises des arbres grandissaient pareilles à des êtres fantastiques.(2).. Les champs s'étirent sous une couche de brouillard sortent du repos de nuit..(3) La plaine de Castres s'étale sans bruit à la manière de l'eau qui sourd en temps d'inondation.(4) La plaine étroite glisse comme un fleuve entre des hérissements de terre.(5)

Puis, l'auteur nous donne l'idée d'une vie par les descriptions et les attributs particulièrement humaines. La nature dort d'un sommeil bienheureux.(6) Le ciel somnole. (7). Les collines bleues souriaient (8), et dans l'air " ce sourire sans lèvres dont ce fut les grandes joies de printemps qui revient (9).

La nature a une voix: " De cette grand renaissance de vie qui répandait sur l'horizon un murmure mystérieux, une sérénité se levait amollissante."(1) La voix de la rivière bruyante avec des remous d'écumes argentées, ou silencieuses faisant de loin en loin des clapotements sourds, fut la première voix rependant à son délire (Stephane) dans cette nuit sans

(1) U.S. 168. Cf. B.D. 111, 108, 112, 63. Le Ferm. 90-91. M.C. 253. V.S. 38.

U.S. 79, 47, 58, 61, 69, 198, L'Emp. 175, 89, L'Inf. 260

(2) Ibid. 8. (3) S.D.C. 16. (4) L'Inf. 263. (5) M.C. 162.

(6) U.S. 168. (7) L'Emp. 182. (8) Laby. 49. (9)

(10) B.D. 108.

nom, il lui trouvait quelque chose de prophétique et de menaçant..(2)

Surtout la nuit, quand tout est caché dans les ombres, la nature se réveille, et parle et se remue...

"..voix étrange de la nuit, voix multiples qui est à la fois partout et nulle part... C'était dans l'espace un tresaillement sourd. Une polyphonie sans rythme, faite de vols d'insectes et de mouvements d'herbes. Tout bruissait. L'espace était plein de frôlements, de frissons, de chuchotements si bas qu'on les surprenait à peine.. on eût dit que, l'homme dormant, la terre prenait l'éveil et commençait à vivre. Certains sons, pour êtres perçus, exigent la volonté d'entendre.."(2)

Quelquefois cette vie lui semble si mystérieuse, que l'homme la spiritualise, en lui donnant une âme. La montagne, La Meije devient pour Jean Bunant un être aimé (3), capable de prendre son âme et son corps(4). On voit les vignobles dont les souches noires semblaient tordues par une douleur et la terre exhale la même tristesse (5). Encore il y a le bonheur de la nature, "Gigantesque bonheur surgissant de l'immensité vers le grand ciel bleu. (7)

.....

La nature a un rôle plus différent que les 'choses'. L'homme ne dépend pas d'elle, comme des 'choses'. Cependant quoi qu'elle soit une force indépendante, indifférente à l'homme, elle n'est pas séparée de sa vie et ses pensées.

L'homme aime la nature simplement comme fond de décor. Elle satisfait ses sentiments esthétiques. Il aime sa beauté..

En ces premières journées d'Octobre, les feuilles déjà se plissaient aux extrémités des branches, pareilles à des gouttelettes d'or,

(1) U.S. 167. (2) V.S. 18 (3) S.D.C. 95. (4) Ibid. 105. (5) L'Inf. 295.  
(7) 198.

et sur l'horizon de larges nuées grises dormant, caressantes. En passant dans le jardin de la tante, j'eus une vision délicieuse de verdure à demi-brulée, d'aubépines couleur de rouille et de fleurs pamées, tandis que par les allées, la joubarbe, les ravenelles, et encore des folles avoines à courbures légères envahissaient le gravier, s'épanouissaient en toutes les directions - vrai bouquet de fête, tout embaumé de soleil." (1)

Un ciel clair et les bâtiments ensoleillés donnent envie de sortir pour jouir de la beauté de la campagne. "Certaines lumières de printemps sont une irrésistible invite au voyage. Il suffit de les apercevoir en ouvrant son volet pour souhaiter courir la campagne.(2) Ou encore, l'air léger où "courait des senteurs de printemps précoces...donnait envie de le boire comme une liqueur fraîche. Sensation esquise.."(3) Ou dans un ravin où se trouvait "une frénésie de plantes, une ivresse de parfum, on avait à la fois le désir de se rouler dans ce parterre et l'effroi de marcher sur sa splendeur." (4)

Mais l'homme perçoit l'immensité, l'impassibilité de la nature. Des fois, la voyant "palpitant d'une vie formidable et cachée", (5) elle l'effraie.

" Et dire surtout l'impossibilité insolente de ce ciel qui n'est ni beau ni même mystérieux, mais silencieux, sentir qu'une vie est en lui, et que cette vie n'a pas conscience d'elle, subir l'obsession des choses, semblables seulement par leur indifférence; comprendre qu'elles sont belles uniquement par nous qui les percevons, et qu'elles demeurèrent après nous, sans nous - éternellement ! - comme si nous n'avions jamais été!. (6)

(1) Bonne Dame 40. (2) M.C. 39. (3) S.D.C. 62 (4) Ibid. 73, Cf. Emp.15

U.S.47

(5) V.S. 79. (6) Emp. 139.

Laby.126

Mais l'homme sent bien que la nature lui est tout à fait indifférente. "Partout ailleurs un calme doux et la sérénité des ombrages qui ont vu les générations disparaître l'une après l'autre sans cesser de reverdir. Devant cette magnifique indifférence de la nature qu'étaient ..les petites curiosités qui m'avaient tourmenté" (1)

De plus "Il est rare que la nature se mette en concordance avec les événements qui nous intéressent." (2)

Pierre Jauffrelin n'aime pas la campagne. "Ici autant de jours, autant d'aspects: une vie mouvante qui échappe aux prévisions, gaies quand on a envie de pleurer, triste quand on souhaiterait rire, et impossible d'y échapper! La nature vous plante sa griffe au cou et on doit obéir." (3)

Ou encore deux êtres accablés de douleur, la Blanchotte et l'Abbé Taffin se promènent. Les champs les entourent, nature vivante et saine, complètement indifférente à leur souffrance, "Cependant une détresse pareille ravageait leur deux visages. Celui de la femme avait une expression cruelle, à force d'inspecter avec une jalousie affreuse toutes ces choses vivantes dont la terre se couvre durant l'été et qui, elles, auraient pu mourir sans que personne en souffrit.." (4)

Stépane, ses sens aiguisés par sa douleur et son chagrin de trouver l'honneur de sa mère sali, se rend compte aussi de l'indifférence de la nature à ses douleurs.."Ah! la nature, les champs, l'apaisement de la vie calme, le silence de tout.. De toutes parts une odeur délicieuse de verdure mouillée par l'ondée finissante: les teintes s'assombrissaient et à voir ainsi la terre sourire dans sa coquetterie triomphante, lui se prenait d'un désespoir." (5)

Bonne Dame souffre. Il y a peu de temps, elle était heureuse, enchantée de la beauté de la terre. Et puis frappée par une douleur, une torture la dévorant elle voit ces même champs..."autour d'elle c'était la printemps qui sortait enfin des choses, de la terre réveillée, des plantes frissonnant de joie...Etre plongé dans la paix de toutes ces choses et tant souffrir... cette promenade délicieuse.. devenait un cauchemar." (1)

Mais quoique l'homme sente que la nature lui est indifférente, il a tellement besoin d'une sympathie, qu'il la transforme, il la spiritualise de façon à la mettre au diapason de ses propres sentiments.

Stéphane est heureux de se laisser pénétrer peu à peu par "l'immuabilité des choses".(2) Mais plus tard quand il venait d'être désillusionné, quand sa foi en le monde fut ébranlée, alors qu'il croyait que ses peines étaient un fardeau qui l'empêchaient de respirer, "tout à coup, comme il restait immobile, le merveilleux silence, la paix endormie de la terre dont depuis des jours il s'enivrait, l'impassibilité verdoyante des plantes, ces lointaines eux-mêmes que les ténèbres dérobaient, lui jetèrent une terreur." (3)

Se rendant compte que tout ce qui l'entourait lui étaient indifférent et étranger à ses souffrances, Stéphane le spiritualise, il l'imagine, "perfide, mauvaise: comme si derrière chaque immobilité de branches se fût cachée une traîtrise inconnue. Alors il fut pris de panique et courut vers la Viazat qui, toute noire et sans lumières, se dressait, ne montrant de sa masse que les arêtes coupantes des angles de murs,

(1) B.D. 112. Cf. U.S. 135, 169. L'Asc. 165.

(2) U.S. 69-70.

(3) Ibid. 89.

mais elle aussi, au milieu de sommeil universel, semblait lui refuser son refuge et proférer une menace..."(2)

M. Lormier encore, malheureux de la mort de sa fille, qu'il avait tant aimée nous dit d'un peuplier qu'il a vu au Troianon, un peuplier isolé sur la pelouse, "Ses branches nues, dressées en suppliantes, avaient l'air de crier, "Pourquoi nous a-t-on dépouillées? Et je songeais, avant l'air de crier "Pourquoi nous a-t-on dépouillées?" Et je songeais, avant deux mois, toutes auront verdi: suis-je donc le seul auquel on ne rend rien? (2)

Et l'homme peut tellement spiritualiser parfois une partie de la nature en lui donnant une âme qu'il se sacrifierait pour elle. Par exemple dans le 'Cas de Jean Bunant' existe un homme qui arrive à aimer une montagne comme un être. "Ferme-t-il les yeux, il la revoyait encore. Et parcequ'elle était ainsi toujours présente, parce qu'elle toujours il avait retrouvée à la limite des ses pensées comme de son horizon, peu à peu il s'était appris à lui découvrir des formes, une beauté, même une âme! Le matin, il imaginait ainsi qu'elle l'attendait à sa croisée pour répondre à son salut: le soir elle lui parlait..(3) Et alors il en devient amoureux.."Victime à son tour de la névrose qu'il avait raillée en lisant des récits d'alpiniste, il aima la Meije" (4) "C'était un amour étrange, passionné, exclusif, presque charnel; un amour où se mêlaient la terreur de voir à nouveau des êtres humains fouler la bien-aimée, et le désir aigu de posséder celle-ci." (5)

Mais à d'autres moments, plus rationnels quand l'inconscient ne domine pas l'homme, il se rend compte que c'est lui qui

(1) U.S. 89. (2) L'Appel 213. (3) S.D.C. 82. (4) Ibid. 95.

(5) S.D.C. 95.

transforme les choses de la nature, "Dans ces promenades, Stéphane ne pensait point se laissant pénétrer peu à peu par l'immutabilité des choses à laquelle nous ne croyons pas. tant notre rêve lui jette de variété." (1)  
 D'ailleurs l'homme se rend compte de sa supériorité sur la nature.  
 "Nous allions tout droit, sans hâte apparente. Nous allions, telles des ombres, sous l'immense avenue qui, empourprée par le soleil déclinant semblait railler notre petitesse et notre misère. Qu'est-ce que deux pauvres hommes devant une futaie géante et l'embrassement d'un ciel d'automne? Cependant, jamais - non jamais comme au cours de cette marche - je n'ai perçu de quelle hauteur infinie nous dominions cette grandeur- la conscience du mal sans remède - ce pouvoir atroce enfin réservé aux seuls humains- désespérer..." (2)

Cependant en dépit de ce rationalisme des hommes, la nature les influence. Il y a un travail mystérieux qui agit sur l'âme, un épanchement, un élargissement de l'esprit. "Stéphane, même au début n'avait point conscience des splendeurs de jure que la nature étalait devant lui, mais vivant d'une demi-vie, il voyait sans voir, se sentant bien sans savoir ce qu'il sentait, et ne cherchant rien de plus.. C'était pourtant au fond de lui un travail inconscient et sourd, un éveil de son être, jusqu'ici rivé aux petites choses et aux petits faits en lui presque à chaque heure, son âme s'ouvrant à la lumière ainsi que les fleurs attendent le matin pour montrer leur coeur à nu." (3)

Quant à Jean Dunant, archéologue paléographe de son état, il avait compris qu'il avait traversé des émotions si belles que tout

(1) U.S. 69-70.

(2) L'Appel 63.

(3) U.S. 68- 70.

que toutes le passé devant elle s'effaçait... A cause d'elle, il communiait désormais avec les bois, les ruisseaux, les glaces lointaines le ciel qui change et les rochers qui mettent devant lui des bornes éternelles. Par elle, son coeur de savant, inexpert aux extases juvéniles, était devenu un champ de fleurs. (3)

L'aspect seul d'une route, morne et sans intérêt, a le pouvoir de attrister l'homme. "Il existe une secrète action du visage de la terre sur l'âme de qui le regarde. Parce que les moindres traits de ce visage étaient ici âpres et durs, la joie d'Ida peu à peu diminue." (2)

Chez Bonne Dame, les peupliers dessinent leurs formes sombres sur les profondeurs du ciel en deuil, et un "je ne sais quoi d'écrasant semble descendre sur les âmes. Tout est silencieux, d'une tristesse sans remède." (3) De plus, Bonne Dame seule et se plaignant de la séparation de sa fille, "avait beau n'être ni nerveuse ni sentimentale, sa solitude l'écrasait et l'immensité même des étendues tant il semblait que le vide de l'espace prolongeât celui de son coeur." (4)

Mais souvent la nature a le pouvoir de rendre l'homme heureux. "Il suffit presque toujours d'approcher vraiment de la nature pour en subir l'action pacifiante et saine. Très vite au milieu des champs ou redevient clairvoyant, cependant que les soucis reprennent leurs dimensions humaines." (5)

Cette vie, si puissante de la nature, qui répand partout un murmure mystérieux une sérénité se lève amollissante, enveloppant, l'homme. (6)

Et encore, la nature ne connaissant pas la douleur, si heureuse, chantant le repos, peut attirer l'homme jusqu'au désir de déposer son fardeau dans l'oubli de ses eaux. (7)

(1) S.D.C. 105.

(3) B.D. 156.

(5) Solitudes 95.

(7) U.S. 173.

(2) M.C. 180.

(4) Ibid. 63.

(6) B.D. 109.

La gaiété des choses de la terre donnait à Stéphane un appétit de bonheur (1), et encore elle le prend à l'âme et " devant ce silence des êtres, si pareil au sien, un afflux de bonheur printanier lui était venu. (2)

La contemplation, seule des beautés de l'aube fait oublier à l'homme les douleurs, qui l'accablent. "A cette enfance divine du jour qui approche, les mains chargées d'inconnu! Plus tard l'angoisse reviendra, et la fatigue et le découragement morne; en ce moment il n'y a plus que le délice d'apercevoir la lumière et le besoin de se mettre à genoux pour le remercier d'être là! (3)

aisé encore aux moments où l'homme se plonge dans ses pensées intimes, il n'est pas reconnaissant de toutes les beautés du monde, "A nos pieds, la lumière filtrée par les branches coulait en ruisseaux d'or sur le sol. Un souffle tiède animait l'allée illuminée. Tout ce que les yeux atteignaient était serein et beau... Cependant une telle certitude de douleur définitive émanait de nous que la splendeur n'existait plus; le silence d'un homme qui souffre suffit pour atteindre la beauté de l'univers et l'univers lui-même." (4) Ida regarde le paysage étonnant qu'elle voit du parapet de roches. Mais " le premier étonnement passé, Ida retourna et bientôt ne regarda plus que la route." (5) Ses pensées étaient tout occupées du mystère de Madame Clapain.

Bonne Dame, heureuse dans sa nouvelle maison à Chateaudun, où de ses fenêtres regardant ces horizons de terre calme, croit avoir trouvé le cadre rêvé. (6) Mais vient la douleur, la jalousie, et en dépit

(1) U.S. 57

(2) Ibid. 49. Cf. S.D.C. 16. Laby. 93.

(3) V.S. 38.

(4) L'Appel. 61.

(5) M.C. 162 Cf. 253.

(6) B.D. 13.

du soleil qui s'étendait en grandes nappes éblouissantes sur la plaine..comme il lui semblait triste! (1)

Cette terre est le cadre des paysans et de ceux qui la labourent. Eux, on dirait, passent chaque jour indifférents à l'influence de la terre ou de ses beautés. Ils sont trop proches, d'elle, et n'en attendent qu'une récompense matérielle. Sidonie devant ce <sup>marais</sup> mare splendide, ne pense qu'aux joncs que lui avaient apporté 180 francs, et elle regrette même qu'elle ne puisse pas l'agrandir. "C'était tout ce que lui disait cette mare toujours vue, rien d'autre que les bénéfiques produits, ou le contentement d'ambitions satisfaites. A force de vivre à côté de ces choses, son âme s'était fermée et elle ne pouvait plus en recevoir de commotions. (2)

Même ceux qui ne travaillent pas la terre, mais qui restent près d'elle, sont également pauvres d'esprit. Voici Mademoiselle Peyrollès, la châtelaine, l'Abbé Taffin et un Monsieur Lethois: "Le travail de la terre, à force de courber les hommes vers le sol leur rapetisse la taille; de même il semblait que leurs âmes, habituées par la solitude à regarder en bas, se fussent recroquevillées. Tous trois ainsi, prêtre, vieille fille, vieux garçon, étaient sans foyer, mais aucun n'en souffrait. Tous trois réfugiés sur la berge regardaient passer le grand fleuve de tendresse qui fertilise les coeurs, sans qu'un désir leur fût jamais venu d'y tremper les lèvres." (3)

L'âme de Stéphane s'ouvre au contact de la nature, et Jean Bunant ressent de profondes et belles émotions devant sa Meijé. Comme citadins ils sont plus sensibles aux beautés de la nature. Mais l'influence est momentanée. Ils peuvent échapper, retourner à leur vie ordinaire.

Pour une influence plus profonde, prenez le cas d'Abselme Théodat, ce fonc-

tionnaire de la ville, raffiné et sensible, destiné à passer le reste de sa vie dans ce petit village Saint Christol. Il étouffe, il est écrasé. Je vais vers bien autre chose! Il s'agit d'y mourir jour à jour, dans le vide des heures et sachant que je ne m'en échapperai qu'entre quatre planches."(1)

L'héodat est venu avec la résolution de mener une vie d'homme retiré, retiré à la campagne, une vie de promenades, de lecture.

"Quelle illusion! Je répète qu'à peine revenus à la terre, les plus résolus subissent la loi. Pour elle! pas de différence entre un homme et un buisson. Deux mois n'étaient pas écoulés que déjà je n'avais plus de goût à lire.." Puis il a abandonné tout souci de tenu.

"Regardez-moi plutôt", dit-il à son ami, " suis-je assez devenu paysan? J'en ai pris la face, les rides, les mains calleuses, le costume, et même le geste!.." "Il dit vrai: immobile d'étonnement je reconnaissais à mon tour plus de rudesse dans ses manières, moins de nuances dans sa politesse. Un paysan? pas tout à fait, mais à coup sûr un homme déshabitué au contact social et désormais étranger à la ville au moins autant qu'à ce triste décor de labours." (2)

.....

Ayant d'une telle façon créé un lien entre l'homme et le cadre, l'auteur pouvait ainsi employer le cadre comme une partie essentielle de son analyse psychologique.

L'auteur s'en sert <sup>de plusieurs manières</sup> pour révéler les sentiments de l'homme .

C'est l'ambiance plutôt qu'une simple reproduction de la réalité, qui

(1) L'infirme 263. (2) Ibid. 303.

rend apparent plus subtilement le coeur, l'âme. Déjà au commencement de son oeuvre il en reconnaît l'importance. Dans sa seule oeuvre de critique d'art (Petits Maîtres 1893), à propos de Pieter de Hooch, ce peintre Hollandais, Estaunié dit,

"Ce délicat devait exprimer en peinture la plus délicate des nuances, la plus fugitives, la plus rare.. à un degré exquis, il eût l'intuition de ce parfum de vie subtile, de cette essence légère qui dégagent les alentours et qui se nomme 'l'ambiance'. (1) Cette qualité qu'Estaunié admire tellement dans la peinture, il l'a amenée dans ces descriptions. "C'est le secret de l'ambiance, dit-il plus tard, de démêler, ici et là, l'ombre laissée par le passage de l'être, et de mettre dans l'inerte une flamme de vie.." (2)

Voyons de quelle manière l'auteur révèle la lutte mentale de Noémi.. Elle est arrivée au point où toutes ses ambitions sont contrecarrées par le refus de sa fille à se marier avec Just Pichereau. Le soir elle se couche et jusqu'au dernier rayon de lumière, le miroir sent les yeux de Noémi, fixés sur lui, l'interrogeant, cherchant à savoir comment cela est arrivé. La nuit passe. Alors le miroir raconte comment la lumière grise de l'aube, pénètre dans la pièce.

.." Aussitôt, sur la cheminée, près de la porte, en avant des fenêtres de toutes parts de s formes se dessinent. On dirait des larves s'échappant de la muraille. Il y a des moments où l'on a peur que ce ne soient des bêtes, d'autres où l'on s'imagine s'être trompé et avoir pris son désar pour une réalité. Non ce n'est pas un rêve. Je les reconnais maintenant; le fauteuil à roulettes de Noémi Ulérabault; en face il n'y a pas d'homme

(1) Petits Maîtres p. 237.

(2) Ibid. 243.

accroupi, c'est tout bonnement la table à ouvrage; la déchirure noire qui dehors balafre l'air, est le fût d'un marronnier.

" Mais au fond, de la chambre, pourquoi ce suaire qui a l'air d'attendre que commence la cérémonie funèbre? Ah! j'avais oublié l'alcôve et le lit! Ce sont les draps qui trouent l'ombre avec de blanc fade.. On ne soupçonne pas ce que devient dans le matin naissant, un carré de toile étalé sur un tréteau! Je ne parviens plus à regarder ailleurs. Le reste est accessoire qui ne compte pas. Chaque chose qui reparaît devient ailleurs pareille à moi et tend aussi la tête vers ce point où les ténèbres s'obstinent à demeurer, sans que pour cela le blanc cesse d'y être aperçu... Joudain, au-dessus de drap, une tache qui se dégage, isolée, blafarde comme lui, et sur la tache deux points brillants, profonds. C'est elle! elle qui me cherchait depuis hier et me retrouve enfin! Alors tout disparaît, la lumière, les meubles la chambre même. La tête à tête recommence; je ne vois plus qu'un visage - dans ce visage, des yeux - dans ces yeux, une question toujours pareille: "Qu'y a-t-il? " (1)

Ainsi cette description concentre toute notre attention sur la figure de Noémi. Trahie par la figure, ses plus intimes pensées peuvent être saisies par le miroir. Il perçoit quelle avait revécu le passé, y cherchant une réponse à sa question. C'est remarquable, l'impression que l'auteur obtient par cette description un peu lugubre, effrayante. Elle est en harmonie avec les événements sinistres du passé, dont Noémi s'est souvenue pendant la nuit. De même que nous apercevons la figure de Noémi sortie de la nuit, nous verrons le mystère sortir du passé, et c'est là qu'on trouve la raison de refus de sa fille à épouser celui

(1) L.C.V. 144.

que Noémi avait choisi.

Le cadre est souvent employé comme symbole dans l'analyse. Les splendeurs de l'aube, vues au moment heureux où M. Lethois aveugle retrouve la vue, sont non seulement le symbole du réveil de cette nuit pleine d'angoisse et de désespoir, mais encore le commencement d'un autre jour plein d'espérance. "Ah, cette enfance divine du jour qui approche, les mains chargées d'inconnu! Comme à le contempler seulement, l'homme sent la vie légère!" L'aube par contraste met plus en valeur les douleurs si accablantes de cet homme, et sa joie de voir à nouveau.

Ida Cadifon rentre d'un voyage, où elle a cherché à trouver l'identité de Madame Clapain. Elle revient beaucoup plus renseignée mais n'ayant pas encore découvert le secret du suicide. Autour d'elle, un brouillard épais comme ce mystère qu'elle ne peut pas résoudre, "mélange de visible et d'irréel, ou aperçoit aussi de loin en loin une forme de passant mais cette forme ne projette aucune ombre d'elle." (2)

Encore une fois le brouillard à la fin de 'L'Infirmes aux haies de Lumière', devient le symbole de l'impuissance de l'homme à percevoir l'inconnu. "Un brouillard de plaine où on ne voit rien à vingt mètres de soi, l'horizon, la plaine, sont dévorés par le blanc..(3) un brouillard dont l'unique fonction est de tendre un écran devant la vie qu'on soupçonne. Ce n'est pas lui qui fait peur, mais ce qu'il cache..(4) A ce moment Théodat raconte qu'il ne regrette pas le sacrifice qu'il a fait de sa vie, mais qu'il est tourmenté par une angoisse. "Il faut que Dieu existe, déclare-t-il, sinon son sacrifice ne vaudrait rien. Il doute, il ne trouve que des contradictions. C'est comme à travers le brouillard qui les entoure, un écran tendu devant ce qui

(1) V.S, 38. (2) M.C. 288. Cf. B.D. 156. (3) L'Infirmes 293. (4) Ibid. 294.

est au-delà.

" Ainsi, songeais-je, chacun avance ou peine, plongé dans la brume, isolé dans un monde où il devine des formes indiscernables et sous un ciel problématique. Parfois un cri traverse l'espace; Tout au plus sert-il à décélérer des présences voisines, mais invisibles. Théodat par exemple ne connaissait de l'univers que le sentier douloureux où le hasard l'avait placé et qu'il foulait solitaire." (1)

Ainsi comme dans la vie, chacun est séparé de l'autre par le décor de la réalité "qui masque les seules vies véritables".(2) "Sans doute, allions nous tenter de nous revoir: que seraient, cependant, tout à l'heure nos paroles sinon encore l'appel à travers le brouillard, le cri révélateur d'existence proche: auprès desquelles on passe sans parvenir à les joindre." (3)

Souvent le cadre mis au diapason des sentiments de l'homme donne plus de valeur, plus de force à ces sentiments. Les 'choses' écoutent regardent, en même temps que les hommes, rendant plus expressif leur inquiétude ou leur joie, (4) La solitude, l'air triste de la campagne rend plus forte l'impression de vie solitaire, de douleur de l'homme contraint d'y vivre.(5)

Dans un des plus beaux passages de son oeuvre, quand les jeunes mariés, Jean Pesnel et Alice se promènent le soir sur la côte, le paysage qui les entoure s'harmonise à leur bonheur miraculeux. "Ces pages, dit M.Cé, sont d'une poésie rare chez le romancier austère d'un lyrisme spiritualisé." Isolés, sur le haut de la colline, "ayant sur nos têtes le ciel immense devant nous l'horizon illimité nous avons l'air de

(1)L'Infirmes, 294. (2) Tels. 294. (3) L'Infirmes 295. (4) Cf. Tels 138.  
(5) Cf. L'Infirmes aux Mains de Lumière.

l'air de prendre muette possession du bonheur épanché sur la terre et devenu un monde heureux qui défie l'autre, savourions dans sa plénitude l'immense tendresse qui nous divinisait. (1)

Par contraste aussi, le cadre peut rendre plus vifs les sentiments de l'homme. Le malheur par exemple de M. Baslèvre est rendu plus vif encore par la gaiété de l'insouciance de la nature autour de lui. M. Baslèvre s'approche de la fenêtre:

"En bas, fusaient des rires d'enfants, des cris d'oiseaux. Sur les bancs presque tous occupés, des indifférents bâillaient au soleil. La place rose avait un air de fête insolente. Toute la joie étalée devant le deuil d'une âme, accablait. (2)

Dans 'L'Infirmes aux Mains de Lumière', où l'auteur donne l'expression la plus haute de son mysticisme, il raconte des souvenirs, d'un peu de beauté, une fleur vue un jour d'été. Et autour des hommes qui parlent est le décor le plus triste que possible, du brouillard, du froid, et une maison triste et vide après la mort de l'Infirmes. (2)

Le cadre peut encore jouer un rôle dans l'action. Une ville, par exemple, celle de Semur n'est pas un décor inanimé, mais un personnage sans laquelle l'action ne se développerait de la même façon. La ville devient presque humaine, elle regarde et parle. Silencieuse, pas de passants, ni de voitures, tout s'est enveloppé dans le silence. Mais si par hasard sa tranquillité vient à être un peu bouleversée la voix de la ville s'élève.

"Si loin qu'on prétende s'en tenir, si hostile qu'on lui soit,

(1) Laby. 127.

(2) L'Asc. 112.

(3) ~~Paris~~ L'Inf. 308.

à l'heure propice, elle surgit, souffle à l'oreille la nouvelle importante ou niaise, tantôt éclaire une aventure, tantôt d'une chiquenaude démolit l'oeuvre de longues patiences, enfin toujours affirme son droit de contrôle et de justice sans appel." (1)

Quand René de la Gilardièrre est arrivé à Semur, la ville fut inquiète et soupçonneuse. La voix s'éleva, parla de sa fortune, de son nom différent de celui de son frère, de famille aventurière de titre usurpé, de naissance illégitime. L'orage enfin tombe sur la victime. René inconscient jusqu'ici de tout ce que la ville disait, impuissant à se défendre, part, chassé et vaincu par la ville. Et la voix de la ville s'arrête, "autant la tempête avait soufflé violente, autant la victoire fut accueillie avec calme." (2)

"C'est comme le chœur dans une tragédie grecque.." Où découvrir en effet l'analogue de ce personnage insaisissable, omniscient et mal faisant qui discute, commente, au besoin souffle le conseil perfide ou la nouvelle qui égare, tour à tour d'indigne, persifle, rit, et victorieux en fin de compte, reste seul debout au dénouement? " (3)

De même que les villes, les maisons et les choses prennent une part à l'action. Comme dit M. Wampach en parlant du livre 'Les Choses Voient'.."Notons que ces drames successifs n'ont eu pour témoins que les murs de la maison, pour critiques les objets privilégiés, mêlés intimement à ces intrigues. Les habitants ont déteint sur les choses, leur ont communiqué leurs transes, leurs peines.." (4)

Même entre les actions des personnages, il y a des silences rendus

(1) L'Appel. 36.

(2) Ibid. 57.

(3) Ibid, 128.

(4) Wampach 95.

éloquent par la présence des choses. Par exemple le temps qui se passe depuis que l'horloge a vu Noémi commettre la substitution des lettres, jusqu'au moment de la catastrophe, résultat de ce crime. Toute une nuit et un jour se passent. C'est ce que M. Wampach appelle un 'trou'.

Mais les trous qui séparent les événements ou précèdent les collisions tragiques sont comblés par les réflexions de l'horloge. Elles remplissent les silences, soulignent les haltes. Mais surtout font ressortir la valeur de ces trêves d'armes où les hommes, pareils à des coureurs exténués, préparent leurs forces pour ce choc final. Les tensions et les détentes, les décochements de l'action, les pauses hallucinantes où l'on respire une atmosphère chargée de catastrophe imminentes, où l'on croit entendre comme les halètements, les essoufflements d'hommes exténués. Tout cela l'horloge nous le relate avec un saisissement qui nous serre le coeur et nous prend à la gorge." (1)

.....

Ainsi, nous avons pu voir cette interprétation de cadre chez Estaunié et l'emploi qu'il en a fait dans son analyse psychologique.

Estaunié en cherchant à atteindre la réalité profonde des êtres a bordé le domaine de l'inexprimable, de l'inconnu. Le cadre comme nous l'avons vu devient un moyen d'y pénétrer. Mais qu'il soit créé par l'homme ou à côté de lui, le cadre dans lequel il vit le met en relief, et ainsi, en définitif, c'est bien de l'homme dont il s'agit, et de l'homme singulièrement agrandi par la vie et le mystère de ce qui l'entoure.

.....

De telle façon, l'auteur a développé l'emploi du cadre. Par ceci encore, il nous introduit dans les milieux qu'il a dépeints. Nous allons voir, ensuite, ce que seront ces milieux.

(1) Wampach 88.

CHAPITRE II. Le Milieu.

" The old order changeth yielding place to new..."(1)

Ceci pourrait également s'appliquer à la France qu'Estaunié nous a présentée. L'époque qu'il décrit est celle de l'épuisement de cette classe bourgeoise (2), qui avait régné en maître depuis la chute du troisième Empire. En même temps se trouve la réaction contre les préjugés de cette classe mourante avec les problèmes nouveaux qui se produisent au commencement d'une nouvelle époque: nos temps modernes.

Par préférence personnelle, et parce que ses idées s'y trouvaient mieux illustrées, Estaunié a peint cette époque au point de vue de la province.

Comment a-t-il présenté ces milieux provinciaux? D'abord le cadre de la province est tellement façonné par chaque génération à sa propre image, que l'auteur a trouvé indispensable de nous la faire connaître. Non seulement l'architecture des villes, mais aussi les sentiments que nous inspirent leur aspect aident à nous les faire comprendre.

L'auteur semble avoir préféré ces villes et ces villages, situés en Languedoc ou en Bourgogne, silencieux, retirés du monde, attachés au passé autant par leur pensée que par leur forme. Eloignés du mouvement moderne, des drames existent, tantôt troublant à peine leur vie superficielle, tantôt éclatant avec force, et révélant à quel degré leurs passions peuvent devenir violentes.

(1) Tennyson, Idylls of the King.

(2) Estaunié lui-même les traite de 'bourgeois'. Mais il dit: "Le mot sonne vilainement; il a bien tort! Les castes tracent les branches maîtresses de l'arbre de la race et il est excellent qu'un peuple se divise en groupes à l'idéal commun." Préface V. Tels qu'ils furent.

C'est le village de Blaizot, perché sur la hauteur, dont les habitants refusent d'avoir des communications directes avec la gare, une demi-heure de distance dans la vallée. (1) Dans ce village retiré du monde on cache au monde un crime comme celui de . Clapain. A Cadours encore plus solitaire, parmi ses immenses champs, les habitants permettent qu'une servante emprisonne sa patronne de telle sorte qu'elle ne puisse changer son testament. (S.D.C.) Il y a aussi le village de St. Christol qui porte encore marqué sur ses murs et dans son dessin la trace visible des anciennes luttes religieuses. " Regardant la plaine sur trois de ses faces pardessus les remparts encore debout, tassé autour d'une place carrée qu'entourent des couvents ils conservent un faux air de ville mais de ville que ses habitants ont désertée et qui s'effrite au souffle de l'autemps." (2)

Bien ce sont des villes comme Semur, ou Langres qui conservent encore leurs Remparts et leurs murs. A Semur, il reste "Une falaise hérissée de donjons, cernée par une rivière de toutes parts, sauf en un point qui est un isthme étroit par où la falaise se rattache au plateau."... Dans les temps anciens, une forteresse couronnait la falaise, tandis que la ville, collée de son mieux au réduit tutélaire, tassait pêle-mêle à l'extrémité du plateau son beffroi, sa cathédrale et ses maisons ventruées." (3)

Ainsi non seulement retirée et solitaire, la ville, à ce temps, se divisait en " deux parties distinctes et devenues rivales: celle du plateau ou vieille ville, fleurie de maisons du XIV<sup>e</sup> siècle, composée de demeures solennelles à son image. Comme sous le bon duc Philippe, la première uniquement s'obstine à vivre. L'autre qui a nom 'Le Rempart' dort dans sa grandeur sans témoins, et son pavé, quand on le foule,

rend le son d'une dalle de cloître." (1)

Là, sur le 'Rempart', reste le dernier de ces bourgeois, fièrs de leur passé continuant les traditions de la noblesse qu'ils ont remplacée. Oubliant qu'auparavant ils ont été méprisés par cette noblesse, de leur côté ils dédaignent ceux qui restent à leurs piéds, leurs rivaux roturiers, commerçants, républicains, enfin tout ce qui signifie le progrès, et l'éloignement de ce qui est vieux.

C'est le Puy, encore ville ancienne qui ne perd pas ses souvenirs du passé. "Un décor du moyen âge: chapelle et baptistère, hospice et couvents. Là où nous passons, la sensation que des foules aient passé. Les noms des rues chantaient: rue Saint-Mayol, rue Grasmanant rue du Cloître, rue Bec-de-Lièvre. Nous allions, évoquant des chevauchées des foires pieuses, la ruée d'un monde, cependant que nos pas, sonnant sur le pavé, faisaient connaître la solitude poignante qui leur succède." (2)

Toutes ces villes évoquent la province. Il reste encore Paris. 'Peintre de la vie provinciale', appelle-t-on Monsieur Estaurié, mais cette appellation s'applique-t-elle à Paris, où l'action se déroule en partie dans plusieurs romans (L'Emp. Le Ferm. L'Appel.), dans un autre (L'Asc.) entièrement.

Mais oui, car le Paris qu'il montre est provincial. C'est vrai qu'il donne une vision du Paris où les étudiants logeaient dans d'ignobles appartements, très inconfortables, mais il ne touche pas les petites rues qu'on trouve chez Balzac, où le Paris moderne, à l'exception pourtant des esquisses comme celles des Champs Élysées, les dimanches après midi. On ne voit non plus le Paris du grand monde ni le Paris des lettres. Il présente plutôt un Paris où on trouve les

(1) Appel. 15. (2) Laby. 237.

les mêmes milieux qu'en province.

"Paris, dit l'auteur, est une collection de villes autonomes et incommunicables dont chacune conserve jalousement ses traditions et ses familles. Tel groupe est bourguignon; tel autre assemble une bourgeoisie aussi fière de sa roture et dont la moindre remonte à Louis XIV - que démunie de rentes. Ailleurs, on se heurte à des coutumes venues en ligne droite de la Restauration, tandis qu'après ce ne sont qu'esprits d'avant-garde et esthètes d'après-demain." (1)

Et encore certains quartiers sont spécifiquement provinciaux. Auteuil presque entier, (où se trouve la maison de l'auteur) et tout un quartier de la rive gauche, se sont séparés du Paris proprement dit. "On ignore, en général, à la suite de quelle fantaisie édilitaire ils furent ainsi respectés, mais, dès qu'on y pénètre, on les reconnaît à ceci qu'on se croit transporté sur une autre planète. Deux minutes auparavant, la vie grondait, une fièvre dévorait la cohue des passants : soudain, telles des vagues devant une falaise, les rumeurs rebroussent; on rôde sur la chaussée vide, on plonge dans un recasement de Carmel." (2)

Passant par Saint Sulpice, Léonard retrouve l'atmosphère du Nevers gothique.. "les rues s'étaient rétrécies. Partout c'étaient des hôtels, pieux, des demeures saintes, des communautés évanouies dans le silence; L'Abbaye-aux-Bois, abritée sous ses lierres, ... d'autres encore les Dames de la Retraite, les Chanoinesses de Saint-Augustin,.." (3) Ou Julien Dartot suit les rues étroites du même quartier. Près de lui "une femme passa, un livre de prières à la main. Un prêtre en surplis blanc parut à la porte du séminaire. Le vent gonflant ses manches empesées lui donnait l'aspect d'un oiseau maladroit qui rase terre sans parvenir

(1) L'Asc. 7. (2) Ibid. 8. (3) Emp. 14.

à s'envoler.. C'était le Paris provincial et dévot, un Paris rempli de cloches sonnantes, d'images pieuses, d'encens." (1)

quelque fois un seul quartier d'une ville , une seule rue de cette ville, nous en livrera l'âme; ainsi ce coin aristocratique du vieux Dijon, où se trouve 'la Maison', dans 'Les Choses Voient', ou la Rue Berbisey dans 'Tels qu'ils Furent'.

'La Maison' est une de ces maisons de province, en pierres de taille "Rien qu'à l'apercevoir, enserrée entre le long hôtel de La Bretonnière et l'hôtel de Chavaines, on sentait que..ses habitants avient appartenu au tiers surlevé, parlementaire ou basochard." (2) Mais depuis longtemps les hôtels fermés témoignaient de la ruine et le dispersement de la noblesse. Leur traditions remontaient plus haut, mais trois générations avaient réussi à donner à la Maison' une noblesse. "Le temps aidant, la parvenue s'était transformée en aieule authentique et, seule, survivait aux ruines d'alentour." (3)

Devant elle la place, aux pavés verdis, toujours à l'ombre de la cathédrale de St. Michel, Silencieux sauf quand les clochers sonnent les mariages, les enterrements et les baptêmes. La maison, témoin des changements de la bonne société, semble garder les souvenirs d'une société disparue. Puis les passants en la voyant à vendre s'exclament, "Encore une maison du vieux Dijon qui se ferme..Les traditions d'honneur disparaissent, le passé s'effondre et ne reviendra plus." (4)

Peu de passants, une chaussée où la mousse verdissait, un calme de sépulcre, la Rue Berbisey est un exemple d'un de ces coins qu'on peut encore trouver cachés dans les grandes villes provinciales, comme Dijon. Ici, la solitude et le silence; l'atmosphère qui entoure

(1) Le Ferment 45. (2) L.C.V. 10. (3) Ibid. 11. (4) Ibid. 24.

ceux qui refusent de se mêler à l'agitation moderne. Aucune vie commerciale ne gâte cette atmosphère aristocratique. Ni magasins, ni clients." Ne se hasardaient sur son pavé que les gens contraints par la nécessité: encore s'empressaient-ils de hâter le pas, soit que la sonorité de leur marché dans ce lieu désert les effrayât, soit encore qu'ils sentissent, entre la double rangée d'hôtels moroses, un ennui plus grand les accabler." (1)

Les hôtels même nous renseignent sur leurs occupants.

Voilà la 'Maison', Place St. Michel, qui par son aspect bourgeois avait "l'air de personne solidement assise, traditionnelle et hautaine."

De plus son visage était "étroit et correcte.."un visage de bon ton buriné par les moeurs régulières." (2)

Voilà l'hôtel Goubelin, où demeuraient des parvenus, républicains, abhorrés du haut monde. Il paraît grandiose, glacé..car, "les pierres comme les gens savent marquer leur humeur: après avoir abrité un président de parlement, il déplaît de servir un croquant." (3)

L'hôtel Doublet, rue Bergisey, évoque par sa seule apparence la vie sévère et froide. Voilà "sa porte cochère peinte en vert sombre et percée dans un mur lépreux, haute sur pattes, que prolonge une aile de bâtiment d'habitation, étroite et nue. Le tout exposé au nord ne reçoit jamais de soleil. Il en émane un air de couvent et une tristesse de prison." (4)

Peut-être ce n'est qu'un détail, qui nous renseignera.

Sur la maison de Madame None, "comme par ironie, deux hautes girouettes supportent, aux cornes du faîtage, deux coeurs percés de flèches: ils tournent, tournent à tous les vents, ces jolis coeurs oubliés au-dessus des toits par le siècle passé! (5) Seul témoin d'une époque gaie, joyeuse, qui est partie.

Où dans la cour de l'hôtel Doublet, "au sommet de chaque arcade et formant clés, cinq visages de femmes riaient, incarnant dans leurs traits mutins les joies à fleur de lèvres du siècle qui les avait enfantées... Leur gaieté prétendait-elle railler la maison d'être devenue, austère, ou perpétuer la mémoire d'un temps où le plaisir tenait lieu de vertu? (1)

L'intérieur des maisons reflète encore plus ces milieux. Peut-être seulement par de petits détails: meubles en utrecht, couleur d'or, fleurs artificielles, des agrandissements photographiques: une mère ou un fils soldat,

L'intérieur chez Sidonie Ferramus, nous montre la ruine d'une grande famille, obligée de vendre son château à cette paysanne avare. Qu'y a-t-il de plus triste <sup>que</sup> voir l'ancien cadre dégradé par l'ignorance et <sup>la</sup> crudité d'un paysan. "Une curieuse salle.. avec ses portes à deux battants, en plein bois et à filets dorés, sa haute cheminée de bronze où des chaises de paille, sa suspension achetée dans un bazar, ses gravures colorées où un minet jouait diversement avec un chapeau et un polichinelle." (2)

Où 'la Maison', place St. Michel, dès qu'on entrait, "l'air de grandeur s'évanouissait. Cela paraissait uniquement triste, quoique toujours convenable. Les ouvertures étroites, les enduits verdissants, les pièces en enfilade, l'absence totale de confort, tout affirmait des habitudes de vie étroite et l'obligation de réparer les heures d'apparat par une économie de fourmi." (3)

Dans l'hôtel Doublet, l'ancien salon de l'aïeul est devenu salle d'études, et débarras où s'accumulent tout ce que est devenu inutile dans la maison. Ici un décor exquise de merveilleuses boiseries illuminaient les murs, "les peuplant littéralement de fleurs, de rubans et d'arcades légères. Et quelle discrétion dans l'opulence! Une élégance spirituelle, une mesure qui partout gardait le sourire.." (4)

Mais sa richesse criait l'abandon. Le salon de tante Adèle est maintenant au premier. La cheminée seul témoin de ce respect du passé; des torchères Louis XVI, des flambeaux d'argent Louis XIV, et une pendule Louis Philippe. Mais à part cela, l'austérité du décor reflète le changement du goût de siècle. Point de bibelots qui décèle la présence d'une femme, les murs ornés de gravures pieuses, un crucifix d'ivoire, tous les meubles en acajou, les rideaux et la tapisserie de couleur sombre; le décor froid d'une femme qui ne permettait ni frivolité ni aisance dans sa vie.

Le milieu provincial n'est pas seulement évoqué par le cadre, et les sentiments qu'il inspire. Les sujets même que l'auteur a traités sont tout particuliers au milieu provincial. En effet les tragédies sont pour la plupart seules possibles en province. Du plus petit village à la plus grande ville, il y a une manière de vivre qui crée une atmosphère particulière. C'est tellement le cas, que même l'auteur nous dit dans 'L'Appel de la Route': "Tel dénouement impossible à Paris avenue de Messines, devient au contraire seul acceptable à Semur." Aussi bizarre que ceci paraisse, il faut se rendre compte de cette différence.

De quoi s'agit-il? D'abord c'est la curiosité des habitants, ce besoin exaspéré de connaître la vie privée de chacun, et enfin ce besoin de bavardage. Cela seul, différencie la province de Paris. "A Paris, le lâchage est une opération naturelle et spontanée. C'est un postulat de la vie. Je ne prétends pas (dit le docteur Pontillac) qu'il soit moins fréquent en province, mais il y est de nécessité moins impérieuse." (1)

Aussitôt que Madame Deschanfres et son fils sont arrivés au village de Belpech, que Sidonie les a mis au courant "des potins, des démêlés

(1) L'Appel. 14.

avec le juge de paix, du scandale du notaire, des associations ferventes, des cléricaux, des fonctionnaires, des ambitions, des concurrences porte à porte, comme si, sans cette introduction dans l'existence intime sans cette accumulation de choses insignifiantes et minuscules, la vie de ce pays eût paru un incompréhensible rébus." (1)

On trouve cela, même dans les grandes villes comme Dijon, dans ces petits quartiers éloignés de l'agitation du monde. Par l'apparence on croirait ces grandes dames qu'on voit si fières, et si parfaites de tenue, au-dessus de telles mesquineries. Mais non, le matin, de bonne heure ces rues, d'habitude sans vie, s'animent. Les portes s'ouvrent, et toutes les bonnes se pressent à la borne-fontaine pour puiser dans de grands seaux, l'eau du matin. En même temps les laitières viennent - suit un bruit de papotages - "échange de nouvelles." La chronique de la ville déferle avec le lait ~~sur~~ le quartier Berbisey." (2)

Les belles-dames sont déjà sorties, de paroissien à la main, pour se rendre à la messe. Et le retour, les devoirs de piété finis, elles se groupent, et recueillent les nouvelles.

Tout ce qu'on fait est connu. En effet "Il faut se résigner à vivre dans certaines villes comme dans une cage de verre." (3)

Comment des êtres qui ne se rencontrent <sup>presque</sup> jamais, ne se communiquent rien, n'écrivent pas, lisent encore moins, comment dis-je, parviennent-ils à connaître ce que des familiers et des parents, ne soupçonnent pas? Là est le mystère." D'où viennent les nouvelles, par qui sont-elles répandues? "Ne cherchez pas, dit le docteur Duclos, c'est vous, moi, tout le monde.. Il m'est arrivé d'apprendre le même fait, et le même jour, par l'entremise

(1) U.S. 58. Cf. V.S. 42 (les voix du village)

(2) Tels. 75.

(3) M.C. 30.

d'un cordonnier, du vicaire, de l'adjoint radical et d'une dame royaliste." (1)

Pourtant, cette opinion publique, on ne peut l'ignorer. Tant que les gens peuvent tout savoir et qu'il n'y a rien qui puisse bouleverser leur contentement, le bavardage est paisible, tranquille. Mais qu'il y ait un peu de mystère, quelque chose qu'on ne peut pas comprendre, alors les voix s'élèvent et deviennent une force si puissante qu'on ne peut l'ignorer.

Que Madame Clapain vienne à Langres et s'installe chez les Cadifon, et qu'elle ne dise rien au sujet de son passé, ou de sa raison de venir, c'est assez pour exciter énormément la curiosité publique. Ensuite on ne peut admettre qu'elle se suicide sans satisfaire cette curiosité. Frustrée de leur part de bon scandale, on exige que le mystère soit éclairé. Puis "l'Eclaireur", journal de la ville répondant au désir unanime des lecteurs mêle sa voix puissante aux autres. Ainsi les soeurs Cadifon accusées de complicité et même de meurtre, se trouvent forcées de se défendre, d'éclaircir le mystère. Si Madame Clapain s'était suicidée à Paris, par exemple, au lieu de le faire en province, l'incident aurait passé presque inaperçu, et les soeurs Cadifon auraient continué leur vie paisible. Même après le verdict officiel de suicide, tout le monde continue à les soupçonner, et elles se trouvent préférable de quitter la ville.

Dans cette opinion publique se charge toujours de juger, et de condamner sans appel. S'agit-il d'un étranger, qui tente de forcer la confiance de la communauté ou de prendre place parmi les habitants, alors les voix s'élèvent féroces et sans pitié. "Pour un mot l'homme est compromise, une démarche, les plus souvent innocente l'achève; pris

(1) L'Appel de la Route 36.

à la gorge par l'opinion publique, il n'a plus qu'à partir, laissant derrière lui la ville indemne et délivrée." (1)

Ainsi dans l'histoire 'L'Appel de la Route,' sans cette curiosité de la ville, au sujet de René de la Gilardièrre, l'histoire n'aurait pas eu le même dénouement. Au moment critique l'opinion publique fait circuler des bruits sur son illégitimité, et son vol des billets de banque.

"Je n'ai jamais senti à ce degré, dit le docteur Duclos, combien 'une opinion', même stupidement orientée, peut devenir un impondérable irrésistible. A Paris, où le regard ne pousse jamais au-delà d'une façade, on ne saurait le comprendre; on ne rencontre les grandes lames qu'au milieu de l'océan et loin des côtes, et pareillement il faut la solitude de la province pour découvrir de tels remous. Ce n'est aussi qu'en province que se trament les machinations véritables..."(2)

.....

Cette vision intime que nous avons de ces milieux n'est pas la manière traditionnelle de peindre la province. Depuis l'époque de Molière et de La Bruyère, on en a décrit les crudités, les vices, les moeurs comiques et ridicules. Mais Estaurié ne s'est pas contenté de montrer de tels aspects. En effet on ne trouve chez lui ni le moindre mépris ni le moindre ridicule. Quoiqu'il y ait cette division des familles ce souci d'argent, cette tyrannie des parents à l'égard des enfants, ces mensonges et ces médisances, toutes les façons traditionnelles de ridiculiser les gens de la province, chez Estaurié ces choses passent au second plan.

Quant aux bourgeois, c'est plutôt ce qui est noble qu'il nous montre. C'est la grandeur d'une génération qu'on ne trouve plus. Une génération, une époque passée et dont les moeurs font peut-être sourire les gens d'aujourd'hui. Mais, tout inutiles et démodés que puissent nous paraître ces conventions, c'est sur elles que reposait toute la stabilité du régime.

C'est une société qui ne ressemble pas à celle qui l'a précédée, ni à celle qui la suivra. Nous voyons l'aïeul dans 'Tels Qu'ils Furent' aussi insouciant et gai, que les petits coeurs qui tournent dans le vent, sur le toit de la maison de Madame None. Jouissant pleinement de la vie, il n'était royaliste et catholique qu'au tribunal criminel du neuf thermidor, l'an II, quand on l'obligeait à formuler ses convictions. Alors il les a déclarées, même si c'était une religion à laquelle il ne croyait pas et une royauté dont il se sentait parfaitement détaché. Combien la génération dont nous parlons, est loin déjà du siècle précédent. La révolution avait passé, la nouvelle noblesse de l'Empire à son tour était partie. Catholiques fervents, fougueux légitimistes, ces bourgeois avaient recueilli les traditions, et les soutenaient d'une ferveur entièrement absente auparavant.

A force de conserver intactes les traditions du passé, d'avoir rigoureusement rempli les obligations, et les devoirs, d'avoir soutenu l'honneur familial, on a acquis une grandeur, une noblesse qui égalait celle de la noblesse ancienne, dans sa puissance et sa valeur. L'argent ne pouvait pas l'acheter qu'importe que les Goubins aient acheté un ancien hôtel dans la Rue Berbisey. Ils étaient aussi ignorés au bout de dix ans qu'au commencement.

"La grandeur personnelle ne peut plus, être qu'une grandeur acquise après de longs et patients travaux." dit M. Bellessort. (1) De plus c'est le travail des générations, un héritage d'intégrité, et d'honneur, sans lequel on ne peut ni penser, ni vivre à leur façon. Les Clerabault l'avaient acquise, mais seulement après plusieurs générations, renommés pour leur honnêteté et leur soutien des convictions royalistes et orthodoxes.

Ce vigoureux soutien des traditions les mène surtout à vivre à l'écart. Gens aisés pour la plupart, ils pouvaient le faire. Nous avons déjà vu dans la division des villes, en "Rempart, et basse-ville," comme Semur et Langres. De plus nous le voyons dans leurs rapports avec les classes inférieures. Prenons les relations entre les Goubins et les Doublets par exemple. "Madame n'est pas du vrai monde, bien qu'on la dit très riche," dit la vieille servante des Doublets à un petit Jean Cadiran. Elle "tenait pourtant à donner l'illusion qu'elle en était, et pour cela chaque mardi recevait la République." Que signifiait ce mot 'République' demande Jean. "La République, continue-t-elle, est composée de ceux qui ont tué le roi Louis XVI et voudraient aujourd'hui guillotiner l'Empereur... Naturellement ces gens abominent la religion." (79)

Là, dans les mots d'une vieille servante se reflète l'opinion de ses maîtres: mépris de tout ce qui n'est pas conviction royaliste, ni de fidèle adhérence à la foi catholique.

Ce mépris pour ceux qui "ne sont pas du vrai monde", n'est nulle part mieux illustré que dans la rencontre dramatique de deux dames, un jour dans la Rue Berbisey. En effet non seulement mépris de la part de la 'bourgeoise', pour la 'Républicaine', mais conviction de la part de celle-ci qu'elle valait bien celle-là.

(1) Bellessort, Nouvelles Figures et Autres Etudes, p.202.

(2) Tels. 79.

Les deux dames avançaient, tante Adèle, Madame Doublet de Ballerond d'un pas ferme, la tête haute, et en toilette. "Une dignité surprenante émanait de son port paisible, et résolu," Madame Goubin, également en toilette et "en dépit de la marche en barque, un air pour le moins aussi convaincu de son droit à occuper tout le trottoir."

"Elles allaient, hautaines comme des reines, rigides comme des principes; aucune force ne semblait en mesure de les faire dévier de leur route." Le petit Jean Cadiran qui les regarde, attend le 'choc' mais Madame Goubin "docile à je ne sais quelle hérédité inconsciente", obliqua légèrement vers la muraille et tante Adèle passa. "Elle aurait passé de même à côté d'un débris de vaiselle traînant sur le trottoir." Puis, quand tante Adèle l'eût dépassée, Madame Goubin lui jeta un regard où se lisait avec qu'elle ardeur elle souhaitait les rôles renversés et tante Adèle réduite à son tour à raser la muraille. "Après cela surtout, comment ne pas être assuré qu'entre ces deux mondes l'océan n'eût point suffi à combler la distance." (1)

Plus tard Aurélie, jeune fille de Tante Adèle, qui voudrait se marier à Abel Goubin dira :

-J'ai toujours espéré, au contraire, que vous me le donneriez (le consentement) Il s'agit, après tout d'une famille honorable.

Tante Adèle prit un visage de mépris indécible.

-Républicaine, sans religion, et sortie on ne sait d'où.

-Oh! dit à mi-voix Aurélie, y a-t-il si longtemps que nous-mêmes sommes sortis de quelque part? Monseigneur en personne, a bien su, hier vous le rappeler!" (2)

(1) Tels. 81.

(2) IBid. 139.

De tels préjugés comme nous les voyons semblent fondés sur l'orgueil et l'amour démesuré du passé, car elle assumait des allures aristocratiques auxquelles elle n'avait aucun droit. Tante Adèle, née Rolliens c'est à dire embourgeoisée d'hier, était fière du moindre rapport avec l'ancienne noblesse, et parce que sa belle-mère était Ballerond, elle n'était plus Doublet, mais Doublet de Ballerond.

L'amour de l'aristocratie et de toute la gloire du passé ne disparaît pas vite en province.

"Chez nous, dit le docteur Duclos, on change de régime mais il est rare qu'on touche au fond." (1)

Ainsi on trouve dans une petite ville provinciale comme Semur dans certaines familles, tel est le maintien des traditions du passé à travers deux siècles de convulsions sociales, qu'on a l'impression d'entrer dans un nouveau monde: "Le grand monde de province, pompeux suranné...qui garde jusque sous la troisième République un reflet de l'honnêteté du grand siècle." (2)

Ici à Semur la famille de Traversots n'a acquis que par voie de cousinage une grande propriété, l'hôtel de Phil. En réalité la demeure dévorait les habitants. Mais ils essayaient quand même de continuer sans abandonner aucune des traditions du passé. Même si c'est au prix du bonheur de leur jeune fille Annette. Pour garder intact le renom de la famille ils exigent pour elle non seulement un établissement avantageux mais un titre, les deux choses ne vont pas souvent ensemble quand il s'agit d'une fille pauvre. Par conséquent la jeune fille semble destinée à

(1) Appel. 35.

(2) Appel 106.

vieillir solitairement, "sous les lambris du palace auquel on la sacrifiçait." (1)

Comme on tient tant aux traditions du passé sous le régime républicain, de même dans une époque où dominaient les libre-penseurs, "ils pratiquent tous les préceptes de la religion, sans excès de piété, mais stricte, sévère et méticuleuse." (2) Le régime du petit Jean, sous la vigilance de tante Adèle en est typique.

Plus grande, plus magnifique que tout ce maintien des traditions du passé, même si on trouve des traces de fierté, et des allures aristocratiques qui ne sont pas si louables, fut l'intégrité avec laquelle ils vivaient dans le présent, pour pouvoir transmettre à l'héritier un nom intact. Sur ce souci de l'honneur familial, reposait surtout la grandeur de la société.

C'était l'époque où le mot 'faillite' jetait la terreur dans tous les coeurs. On ne la comprend pas aujourd'hui de la même façon qu'en ces temps-là.

C'était un désastre qui tuait. "Voici mon père," dit Jean Pesnel (Le Labyrinthe) "littéralement tué par son désastre, mort de chagrin, - qu'on entende bien, - et non de honte! Mort avec la volonté qu'il m'a passée de reconstruire et d'effacer." (3)

Et pour Jean, lorsque l'honneur était ainsi sali, nulle paix n'existait plus. Il devenait l'homme d'une idée fixe - réparer l'injustice, même s'il devait renoncer au bonheur familial.

Tel était son sens de l'honneur que infatigablement il travaillerait une vingtaine d'années pour arriver au but. Le moment vient, où par un héritage imprévu, il a les moyens de rembourser. Son notaire

le raille - "Rembourser! comme tu y vas!...à qui? La moitié des intéressés ont disparu; leurs héritiers s'en moquent. Quant aux autres.. ils n'y songent plus... as-tu songé que les frais payés, si je t'obéissais, on devrait vendre une partie des terres.?"

- La totalité, si il le faut!

- Pourquoi et pour qui, grand Dieu!

- Pour l'honneur, cela suffit..." (1)

Si terrible que puisse être une faillite , elle égale comme catastrophe le mort d'un frère. Son père ayant fui sans prévenir le jour de la liquidations de son commerce, son frère mourut du choc, Madeleine Jouques (L'Empreint) n'oublie pas l'effronnement de l'honneur de la famille.

"- Je ne pouvais pas vous laisser ignorer cela", dit elle à Leonard qui est venu l'aider, "Le mensonge aurait été sans but et malhonnête. Vous êtes ici... chez des faillis." (2)

De même tante Adèle, dans 'Tels qu'ils Furent', vendrait tous ses biens jusqu'au dernier pour éviter l'ombre d'une tache sur leur nom. Son notaire, semblable à celui de Jean Pesnel, croit que ce serait une folie. Pourquoi s'occuper d'une fille qu'elle a mis à la porte au moment de son mariage avec Abel Goubin? Pourquoi d'ailleurs s'occuper d'une affaire Goubin, puisque il s'agit d'une affaire de commerce, où le mari est seul en cause? Puis la réponse de Tante Adèle, quoique malade, elle est "magnifique dans l'exaltation du sacrifice consenti, forme vivante de cet honneur familial qu'elle défendait." -

(1) Laby. 42. (2) L'Emp. 170. (3)

" - Gallichet, il y a des choses que j'ai depuis longtemps renoncé à vous faire entendre. Ce matin, toutefois, tentez un effort; par exception, arrivez à sortir de vos chiffres et à sentir, s'il se peut qu'il existe par le monde des raisons plus fortes qu'eux... par exemple celles qui ont déjà primé pour moi, le chagrin de me séparer de ma fille. Plutôt que d'accepter une mésalliance je n'ai pas hésité à me déchirer le coeur. Ce qui arrive est autrement grave! D'ici trois jours, si la faillite est déclarée, des gens clameront peut-être qu'ils sont ruinés du fait d'une Goublet, et ce nom que j'ai défendu, ce nom resté jusqu'ici intact, insoupçonné, traînera dans la`boue...Eh bien! dussé-je y perdre mon avoir, vivre d'aumônes, chanter dans la rue.. (1)

..... et plus tard, se dressant contre l'opposition de son beau-frère et le notaire, elle prend petit Jean à témoin:

"Mais, mort du moins, le chef de la famille! j'aurai préféré vendre ces meubles, cette maison, la terre de l'aïeul et jusqu'au dernier nécessaire plutôt que de ne pas transmettre à l'héritier que tu es, un nom intact!" (2)

Avec quelle ardeur et quel courage, ils suivent l'idéal de leur classe. Ils n'avaient pas peur du mot 'devoir'. Mais le devoir maintenu en face de tout obstacle, crée de la souffrance. C'est la règle plutôt que l'exception que ce maintien des principes implacables exigent le sacrifice des sentiments de l'individu.

Tante Adèle n'est pas la première et silencieuse victime. Plutôt que de permettre à sa fille de se marier avec le fils du voisin républicain, Madame Goubin, dont elle ignore l'existence, elle n'avait pas hésité à lui donner le choix de renoncer à ses intentions, ou partir sans dot et plus revenir. Il n'est pas

question de pardon, ou de céder, pour le bonheur de la jeune fille. Il n'y a pas non plus, de mélodrame, ni de scène passionnée, ni des larmes, ni de mots inutiles. Tout est dit sur un ton indifférent, où on entendait peu de colère ou on ne percevait pas d'angoisse réprimée. D'être assez forte pour faire son devoir, il fallait cacher son cœur, C'est ce qui explique l'apparence froide, et austère de ces gens.

Le devoir en lutte avec l'amour maternel, c'est une lutte cornélienne. Orgueil de famille peut-être, qui ne connaît pas la pitié? Non, leurs cœurs en saignaient. Tante Adèle en meurt. Folle? ceux de notre génération ne peuvent pas le dire. On admire que ce qui fut la grandeur d'une époque passée.

Cette force de caractère, ce sens de traditions et de l'honneur de la famille, est acquis par une éducation, et un régime particulier à l'époque.

Cette habitude qu'avaient ces bourgeois à continuer sans innovations les coutumes du passé, peut être remarquée dans la manière d'élever les enfants. Il y a des traits de ce régime qui ressemblent énormément aux préjugés du grand siècle. C'est la même enfance, assombrie par des devoirs, des convenances, et "la morale assénée sur la tête en guise de caresse" (1). Jamais une manifestation de tendresse et d'encouragement. "La famille nous aime", dit Aurélie, "et j'en suis persuadée, fait ce qu'elle peut toutefois, parce qu'elle se préoccupe surtout de l'avenir, le présent s'en trouve empoisonné." (2)

Dans le cas de Jean Cadirán, sauf la tendresse d'une vieille servante qui s'occupait de lui pendant ses premières années, il n'aurait jamais deviné ce qu'habaient les dures apparences de la famille.

On s'occupe le moins que possible des enfants. A l'âge de cinq ou six ans ils sont envoyés chez les religieux. A la fin de leurs études, on demande au garçon ce qu'il préfère: carrière sacerdotale, ou mariage. S'il choisit le mariage, on lui trouve une jeune fille de bonne famille. "Et nous avons été parfaitement unis" dit Oncle Louis. "La prudence des personnes âgées, pare aux engouements de la jeunesse. On ne se marie pas pour l'amour, mais pour fonder un foyer ce qui est très différent." (1)

Le sort des jeunes filles est même plus réglé. Les hommes peuvent s'en aller, mais "une femme au contraire n'est jamais libre, attachée à la famille jusqu'à sa mort.." (2) Si elle sort du couvent, elle n'a que deux choix, le mariage forcé, ou l'exil. Rose Morcins (L.C.V.) est mariée à l'âge de seize ans, sans avoir été consultée, à un homme de cinquante ans, ivrogne et brutal. Deux jeunes filles que nous connaissons, tante Marie, et Aurélie (Tels Qu'Il<sup>s</sup> Furent) préfèrent l'exil, et elles partent sans dot, désormais étrangères à la famille.

Mais à part de cette insouciance pour les sentiments personnels, ce régime avait ses côtés excellents, car de là sévérité et de la rigueur vient la force de caractère. "Une pareille éducation," comme dit M. Bellessort, "fortifie la trempe d'un caractère. Les faibles pourraient en garder la coubature, les natures généreuses y contractent la maîtrise de leurs sentiments et l'habitude de la volonté." (3)

De plus ils quittent la maison, leurs coeurs fières de la famille, et des traditions qu'elle leur a transmis.

(1) Tels. 42. (2) Ibid. 96. (3) Bellessort, Silhouettes Contemporaines  
Revue de Deux Mondes, 15 Mai, 1922.

Non seulement M. Estannié s'intéresse à la haute bourgeoisie, mais encore aux petits bourgeois, aux rentiers, aux fonctionnaires. Tous ceux-ci sont également agités des mêmes soucis.

Il s'intéresse aux soucis des petits gens, des parvenus comme les Cadifons et Noémi Clérabault. Les soeurs Cadifon, ayant cédé leur papeterie à leurs parents, s'établissent dans la maison Bronchard, mais contrairement à leur attente la société de la ville ne paraît pas. Les seuls visiteurs qui se présentent sont des ecclésiastiques, ou des fonctionnaires garçons désireux d'emprunter des romans. Seulement après la guerre, qui était un mélange spontané de toutes les classes, en s'occupant d'oeuvres d'assistance les deux soeurs se trouvent au rang de ceux 'très bien' que la société peut voir.

Noémi a moins de chance. Aucun bouleversement de la société ne lui ouvre les portes. Après son mariage, elle continue rigoureusement tous les traditions de la famille. Mais les seuls visiteurs furent des ecclésiastiques : un curé, un chanoine un abbé, directeur d'orphelinat; puis le notaire, quelques vieilles dames, présidentes de confrérie, et des professeurs. Rien ne pouvait mieux éclaircir l'ostracisme demeuré autour d'elle. Les amis de la famille l'ignoraient. En province, on oublie peu, et malgré ces vingt ans de mariage on n'avait pas oublié qu'auparavant elle avait été la dame de compagnie de la première femme de Marcel Clérabault.

Les fonctionnaires, fils des petits bourgeois occupent une position assez importante dans les études de M. Estannié. Le fonctionnaire, le rouage, "perdu qui s'obstinent à faire rouler la machine", tel est M. Anselme Théodat, commis principal aux contributions directes. Quel métier plus pénible et sans reconnaissance!

Une existence déplorablement unie; cheminement méthodique sur la plage administrative, ou nul accident de terrain ne repose la vue, où l'on ne sait non plus quand on apercevra le gîte.." (1)

D'habitude ils se suffisent d'un petit traitement qui comporte des sacrifices et d'épuisants calculs quotidiens. Ils rêvent d'une vie confortable, aux joies d'un foyer, petits plaisirs, renoncés souvent faute d'argent nécessaire. N'ayant pas de vrai foyer, on les trouve une ou deux fois par jour aux mêmes heures dans un café, entourés des visages devenus familiers ils se donnent au luxe "de la chaleur, de la lumière, et d'un chez-soi momentané." (2)

Tels est l'apanage de M. Théodat. Mais malgré tout il retient "une distinction menue, et méticuleuse, des manières archaïques et raffinées, (1)" raffinées par les siècles de culture où leur race a puisé la vie et leur vie a puisé sa force. D'ailleurs c'est un vrai fils de bourgeois: bourgeois jusqu'à la moelle, bourgeois à la manière traditionnelle de France. Quand tout paraît s'éclaircir pour lui, pour un devoir problématique il sacrifie tout: l'avancement inespéré, le mariage, reprend ses habitudes de fonctionnaire pauvre et s'ensevelit dans le silence et la solitude d'un village. La même folie, on dirait, que chez tante Adèle, mais de là aussi se lève une égale grandeur personnelle.

A travers les moeurs sociales, nous ne voyons qu'un peu des autres qui complètent cette société, les juges, les ecclésiastiques, les notaires, les médecins.

Les juges de paix et les prêtres, ceux qui entrent partout, paraissent aux soirées de whist, comme celle de tante Adèle, chaque Mardi soir. Les juges ne sont pas traités <sup>très</sup> respectueusement par M. Estanunié. On voit

(1) L'Infirmes 204 (2) Ibid. 198.

le juge Tiphaine qui se laisse influencer dans ses décisions par M. Clérabault, et le juge Tacotin intimidé devant les manières hautaines de tante Adèle.

Les prêtres, partie inséparable de cette société, font leurs visites aux paroissiens, se mêlent un peu partout. Tous sont très humains loin d'être infailibles ou parfaits, faisant des fautes, ayant leurs problèmes à résoudre, se trompant dans leur jugement autant que les autres. Ils surveillent l'éducation, dès les premières années de l'enfant jusqu'au moment où celui-ci fait le choix d'une vie sainte ou de se mêler aux dangers du monde. Mais ces prêtres furent une véritable force dans la société. Comme remarque M. Pellissier, les bourgeois préféraient l'enseignement congréganiste.

" Les ecclésiastiques entendent mieux l'éducation. Bien supérieurs aux laïques pour discipliner les âmes, ils en extirpent l'esprit de révolte, ils excellent à les rendre dociles et maniables, à leur inspirer le culte des traditions, l'horreur du sens propre. Et par là ces maîtres sont les meilleurs soutiens de l'ordre. C'est grâce à eux que la société peut repousser les assauts de l'anarchisme. Notre bourgeois leur confie ses enfants pour qu'ils en fassent de bons conservateurs, hommes de tenue et de saine doctrine, attachés aux idées reçues, respectueux de tout ce qui est établi, Ainsi se maintient la sécurité sociale." (1)

D'autre part il y a les notaires et les médecins qui, par leur métier, sont vus de temps en temps en relations avec cette société. Le notaire est encore le gardien des secrets de la famille: M. Gallichet respirant l'indifférence de tout ce qui ne peut se traduire en chiffres; M. Bourdoin aussi désintéressé que possible des sentiments, mais "pénétrant dans les

(1) Pellissier. Etudes de Litt. Contemp. I. p. 186.

les affaires sonnantes avec l'ardeur de la fourmi qui découvre un grenier." Enfin les médecins de famille, "onctueux, appelant sa cliente 'belle-dame' et tâtonnant le pouls avec la gravité du prêtre qui donne l'Extrême-Onction." (1)

La campagne, les villages encore reflètent cette société, car le village a aussi sa bourgeoisie. D'habitude les gens sont d'origine paysanne, mais ils sont devenus bourgeois dans leurs goûts et leurs pratiques par leur situation et l'éducation.

Le père de Mlle. Peyrolles fut un paysan, qui avait nourri ~~longtemps~~ longtemps le projet d'être le premier du pays. Par l'économie il pouvait louer ses métairies, et acheter un château dans le village de Montaigut. Enfin il satisfaisait ses ambitions en devenant maire du village. Pour se distinguer des autres Peyrolles qui n'avaient pas réussi, il ajouta à son nom, celui de Saint Puy. Quoiqu'il avait hésité longtemps pour que sa famille soit digne de sa position dans le pays, il avait donné une éducation supérieure à son fils et sa fille.

Mlle. Peyrolles, à la mort de son père avait continué son oeuvre, L'argent s'accumulait mais elle n'avait aucun intérêt sauf celui d'acheter plus de terre et de bâtir des annexes au château.

Mais par son éducation dans un couvent aristocratique, elle était éloignée de son origine paysanne. Elle prenait les mêmes coutumes et les allures d'une bourgeoise de ville. Ses seuls associés furent l'Abbé Taffin, et M. Lethois, un retraité. "Aucune raison de sympathie particulière les rapprochait, mais seuls à ne point travailler, ils étaient seuls à constituer la 'société'." (2) Ainsi le whist auquel le temps avait

(1) Tels. 252.

(2) V.S 10

donné des formes fixes et l'importance d'une fonction sociale, les réunissait chaque jeudi soir. Et il y avait la même cérémonie, les mêmes phrases inutiles et courtoises, qu'on a vues chez Madame Doublet de Ballerond Rue Berbisey.

De plus, grâce à cette éducation, elle avait tous les préjugés des bourgeois de la ville. Elle tenait à une royauté qu'elle n'avait jamais vue, mais elle ignorait la politique. Très dévote, elle enseignait le catéchisme aux illetrés, mais fière aussi elle tenait à une place réservée à l'église, et négociait avec l'archevêché à chaque changement du curé.

Autant qu'elle était dévote, elle était intolérante, pour ceux qui ne partageait pas le moindre de ses opinions. Ainsi elle n'a aucune sympathie pour Thérèse Wimereux, fille d'un savant révolutionnaire. "Ce Wimereux abominable, révolutionnaire, athée, que les libres penseurs ont enfouï avec tant de tapage, et dont les oeuvres, Dieu Merci, sont déjà oubliées.!" De même façon elle haït Jude Servin, qui représentait le nouveau ordre de richesse, et qui avec ses nouvelles idées sociales de réformes égalitaires ou réparatrices, parmi l'ouvrier et le patron, menaçait la sécurité de l'ancien régime bourgeois.

Comme une vraie bourgeoise on dirait qu'elle avait soutenu aux dépens de ses sentiments personnels l'honneur de l'intégrité de la famille. Elle était encore une jeune fille lorsque son frère, ayant un fils nouveau-né est revenu demander à son père l'aide d'épouser la mère et reconnaître l'enfant. Lorsque son père n'admettrait pas une telle folie pour une pauvre fille, et il avait refusé et l'a mis à la porte, Mlle. Peyrolles n'avait pas protesté. Même après la mort des parents elle avait refusé de prendre le fils naturel. "L'acte de son frère était condamné par les seules règles de vie qu'elle respectât. En refusant l'enfant, c'était

l'intégrité de la famille, le fondement légal de toute société qu'on défendait." (1) "l'enfant mis dans un orphelinat, Mlle. Peyrolles était restée pendant 23 ans seule, étouffant tout besoin d'aimer.

On dirait qu'elle soutenait bien son devoir. Mais elle n'avait pas derrière elle ces générations de bourgeois, pour lui transmettre cette confiance et ce courage pour soutenir son devoir jusqu'au but. Le moment critique vient où il faut encore une fois choisir entre son devoir de soutenir les règles de la société et de l'église ou d'accepter et aimer un neveu qui vivait aussi en dehors de ces règles, et qui lui demandait son aide; elle doute si ce devoir est la façon la plus charitable et la plus chrétienne à faire. Et elle rejette tout ce que son éducation et l'église lui dictent et suit enfin les conseils de son propre coeur.

Les paysans eux-mêmes sont pour la plupart présentés d'un point de vue bourgeois. C'est le citadin Stéphane, qui venu au village de Belpech s'étonne à la différence de milieu et celui de la campagne; la bonhomie de tout le monde, l'air de jeunesse et de forte santé. Ou passant par le marché, "ce coin de place où deux lieus carrés de pays se sont deversées, produits et habitants," il est entouré par tout le tourbillon des charrettes, et du bétail, le bruit des disputes suraiguës, la trainée de bavardages criards. Les femmes voulant exploiter l'étranger, crient en patois lui offrant des fruits ou des champignons. Quand il passait n'écoulant pas, elles jettent des injures ou des rires. Stéphane est mal à l'aise, il se sent dépaysé, et il a envie d'être tranquille

Avec lui nous voyons ce contraste de l'amour paysan à l'amour bourgeois avec tous ses règlements et ses conventions.

(1) V.S. 45.

Avec lui nous visitons une grosse ferme, ancienne propriété d'une famille maintenant dispersée. On voit comment chez une paysanne l'ambition et la passion pour la terre peuvent vite détruire ce que ces bourgeois ont tenu si fièrement pendant des générations.

Nous n'avons pas laissé le parc et le château comme ils étaient, raconte Sidonie, la paysanne. "C'est bon pour de grosses bourses: nous autres nous ne pouvions pas. Alors on a coupé une partie des arbres et planté des Américains qui viennent très bien. Rien que la vente des futailles a presque soldé le paiement! (1) Et à l'horreur de Stéphane et de sa mère on voit la colline s'étendre, "dénudée, labourée, ou des arbres isolés dressaient leurs silhouettes solitaires, reproches vivants..".

Même la demeure dégénérée en communs, la cour d'honneur en basse-cour où les poules avançaient jusque dans les corridors: des casseroles traînaient par terre, remplies encore de la pâtée pour les bêtes, les lauriers-roses retenus par des cercles de tonneau étaient plantés dans les portes..(2)

Toutes les splendeurs d'autrefois ne disaient rien à la paysanne, rien d'autre que les bénéfiques produits, ou le contentement d'ambitions satisfaites.

Le paysan montré par l'auteur ne semble avoir aucun amour ni sentiments humains. Sa seule passion est la terre. Tel est M. Dartot que nous voyons avare, envieux de tout ce qui est au-dessus de lui. Il ne donne à son fils une éducation qu'à l'idée qu'un jour celui-ci sera capable de gagner beaucoup d'argent à l'aide de son éducation supérieure. Ainsi l'envie et l'ambition pour les richesses bourgeoises, font qu'un nombre de jeunes gens, des déracinés, qui élevés par leur éducation de l'ancien milieu paysan, se trouvent encore incapables de franchir les barrières de la société bourgeoise. Ne trouvant pas ce qu'ils avaient

espéré gagner ~~sur~~ par moyen de leur éducation, âpres au gain, envieux des riches, gardant leur amertume contre une société què me les accueillait pas, ils se rangeaient aux côtés de ceux qui bouleverseraient la société pour pouvoir atteindre leur but.

.....

En même temps que cette société bourgeoise s'est épuisée, enfermée par ses conventions et ses préjugés, commence une ère nouvelle. Nous avons déjà vu dans le conflit entre ces gens et la jeune génération les précurseurs de cette époque moderne, quelques indications de la force des principes nouveaux et du ferment d'idées qui accompagnent la chute de l'ancien régime.

Avec tante Adèle à travers sa haine des Goubins on pouvait apercevoir qu'il existait un monde où la finance toute puissante est devenue la force la plus agissante dans la société, une force qui renversait les anciens principes de la bourgeoisie. Avec Aurélie, sa fille, on apercevait la jeune génération qui ne voulait plus suivre l'idéal d'un passé leur disant peu, ne voyant qu'une vanité personnelle dans leur prétendue noblesse et une sévérité peu nécessaire dans la vie intime de la famille. Elle était d'une génération qui avait le courage de s'exiler plutôt que de se sacrifier pour les préjugés de la famille.

A travers la haine de Mlle. Peyrolles pour Jude Servin et Thérèse Wimereau, une haine et une intolérance, résultat des préjugés de sa caste, on a trouvé une jeune génération absorbée dans les idées nouvelles de l'époque. Elle se passionne des problèmes sociaux, et

tantôt enthousiasmée, tantôt plongée dans le désespoir de l'insuccès, faisait des expériences dans les théories révolutionnaires, et dans la réorganisation sociale des remèdes pour les maux du jour. En même temps dans le conflit entre Mademoiselle <sup>Peyrolles</sup> et son neveu Marc, on voit le scepticisme et le pessimisme d'une jeune génération qui trouve la société hypocrite et injuste.

Dans quelques-uns des problèmes que rencontre la jeune génération M. Estannié donne un tableau plus complet de la société à un certain moment de son évolution, moment d'aspirations et de malaises d'une société en rapide transformation. L'ancien ordre de la société fut rempli: l'argent une force puissante, créant un nouvel ordre de classes, les riches et les pauvres.

De plus, le progrès rapide de l'industrie avait apporté tous les problèmes de la production en gros, ainsi qu'un conflit entre le capital et le travail, le patron et l'ouvrier.

Ce qui traite M. Estannié, ce sont les difficultés qu'ont les jeunes gens à la sortie de l'école, du lycée. Ils se croyaient représentants de capitaux intellectuels: de quinze années de travail, d'études, de concours, de diplômes. Comme pour un capital ils en attendaient les intérêts.

Au lycée on leur avait enseigné que "la science règle toute cette belle ordonnance et qu'en dehors des diplômés, la société n'a pas d'élus." (1) Munis de diplômes ils sortaient impatients d'obtenir tout ce qu'ils croyaient leur dû: un rang social et la fortune.

(1) Le Ferment 209.

Au début ils sont désappointés. Ils ne sont pas accueillis par la société. Ils sont ignorés. Quelques soient les besoins du commerce et de l'industrie, chaque année les diplômés excèdent en nombre les places disponibles. Pour chaque place une dizaine de concurrents s'y précipitent. Quelques uns réussissent mais les autres ne trouvent guère le moyen de vivre. Leur éducation ne leur sert à rien, et leurs diplômes ne valent pas l'expérience d'un ouvrier. Il a fallu que Julien Dartot jeune ingénieur s'expatrie pour vivre, et il a été très heureux d'accepter une situation plutôt misérable.

De plus la société qui ne les accueille pas, ne ressemble en rien à celle qu'ils croyaient trouver. Partout l'argent règne en maître. Ils l'avaient cru une force démocratique, par laquelle tout le monde peut réaliser ses désirs. Mais ils le trouvent le privilège de quelques uns. Amèrement Julien pense: "Où donc cette humanité fraternelle qui hante le cerveau des économistes?... partout la tyrannie de l'argent ou du nombre, les foules épuisées créent le bien-être de minorités qui les méprisent." (1)

Ils entrent dans les usines, et l'abîme entre ceux qui ont de l'argent et ceux qui n'en ont pas est même plus évident. On n'y trouve pas la solidarité dont les savants parlent, qui rapprocherait le patron et les ouvriers. Les ouvriers ne valent plus que les machines. On les connaît par le travail dont ils sont capables, on les remplace quand il sont usés. L'outrance de la division du travail les privent de toute initiative. La monotonie du travail endort leur mémoire, ils ne connaissent plus que les actions mécaniques qu'ils font tous les jours.

(1) Le Ferment 98.

Julien enfermé dans sa boutique pense à sa jeunesse sacrifiée pour rien. "A quoi bon d'avoir appris, la mécanique, la physique, le calcul intégral... il ne l'appliquera jamais. Parfois à un raz de marée, les jours ont nivelé le terrain si jalousement préparé, il ne sait plus rien que deux choses: faire des pesées et doser un sirop de sucre." (1)

Ils ont perdu même leur indépendance. Ils sont devenus "la propriété d'un capital, l'agent passif d'une volonté invisible." (2) Ils n'y a aucun intérêt commun entre eux et le patron. Le patron quelquefois est un groupe anonyme d'actionnaires qui ne s'intéresse qu'à la cote de la Bourse. Le Directeur reste invisible.

Julien a l'occasion de venir devant le directeur: "En même temps le gouffre apparut, qui séparait ces êtres d'égale intelligence, jouissant de droits égaux: c'était plus qu'une différence de classe, plus qu'un hasard de naissance de fortune - contre de tels accidents la volonté humaine ne se révolte pas, ou ne se révolte qu'à demi; - c'était la haine du salarié, répondant au mépris du patron: mépris aveugle, haine furieuse, que seul un bouleversement social aurait pu éclairer et satisfaire." (3)

Mais tous ne sont pas réduits à une vie servile. Il y a ceux qui avaient réussi, mais par quelles voies. Ils ont méprisé toute loi de solidarité et d'honneur. "Nous en ferons deux parts, dit le docteur Reydoux, à Julien, ceux qui côtoient le code et arrivent toujours; les autres dont nous sommes, qui tant bien que mal, s'efforcent d'observer les conventions de la morale sociale et arrivent.. quelquefois." (4)

(1) Le Ferment 95.

(2) Ibid. 96.

(3) Ibid. 125.

(4) Ibid. 56.

Puis ces jeunes gens rencontrent ceux qui ne croient plus en la bonté ni <sup>en</sup> la justice. Telle est la philosophie de Picard: "Les êtres vivants..n'ont qu'une fonction: détruire de l'énergie. Détruire c'est bien; détruire plus c'est agir mieux. La supériorité de l'homme tient à ce fait seul qu'il est un destructeur incomparable et méthodique. Sa morale..le proclame. Qui escalade un mur pour voler un pain de dix-sous risque les galères, mais une faillite de banquier vaut à peine cinq ans de prison et celle d'un État n'est passible d'aucune loi." (1)

Et ils rencontrent les hommes qui ont réussi. Dazenel le Directeur d'une Compagnie de Commerce, donne à Julien cet avis: " Qui ne risque rien n'a rien. ~~Il faut être joueur dans la vie; sinon l'on n'est qu'un niais.~~ ]

Il faut être joueur dans la vie; sinon l'on reste dans les sentiers battus, qui sont aussi des sentiers de misère..L'enjeu varie selon les individus, la mode opératoire suivant les hypocrisies, mais tous se valent. Quant aux honnêtetés qui vous séduisent, gardez-vous de les analyser, votre admiration n'y résisterait pas!" (2)

En face d'une telle existence les jeunes gens n'avaient que deux voies à prendre. La résignation demandait un sacrifice au nom des principes supérieurs, moraux ou religieux. Et ils n'avaient ni l'un ni l'autre. Leur éducation scientifique avait non seulement rejeté, la foi religieuse mais ne <sup>la</sup> remplaçant pas, elle ne leur avait pas donné un appui moral. "L'homme est trop peu de chose pour que la science daigne chercher ce qu'il veut et où on le mène." (3)

Ils avaient eu une foi dans la science, qui obtiendrait tous leurs désirs et guérirait tous leurs maux. Maintenant ils trouvent que le travail qu'ils ont fait a été inutile, leur éducation une farce, la science impuissante. Ils avaient cru ~~en~~ la justice, il ne trouvait qu'un monde

hypocrite et sans pitié. Ils avaient tenu longtemps à l'honnêteté, et par là ne trouvaient que misère.

C'était la société, la cause de tous leurs maux. Elle les avait leurrés de telles promesses, et puis les avait abandonnés. "La société fait son choix et jette le rest aux épluchures. La voilà l'exploiteuse! la vraie coupable, qui tue sans pitié! La société est pourrie. Il faut tirer sur elle comme sur un chien enragé." (1)

Ils voleraient, trahiraient, abandonneraient, pour atteindre leur but, - l'argent. "A quoi bon l'honnêteté", dit Julien. "L'autorité.. n'est qu'arbitre et fraude, la justice prévarique, la religion ment.. Autorité justice, religion, moi j'achèterai tout! Je suis la preuve vivante qu'on peut se moquer de l'Etat, voler à l'abri des lois et pécher sans scandales!" (2)

Nous sommes le ferment, pas de vie mais de mort. "Celui que les bourgeois aveugles ont cultivé et dont ils vont mourir." Ceux qui furent méprisés et qui envieux de richesse, de rang social, avaient leur revanche. Les gens bas se levaient, se moquant de l'hypocrisie, de la loi de l'ordre et de la morale. Audacieux, âpre au désir du gain, ils se dressaient contre l'état social, "résolus à renverser les obstacles, quels qu'ils fussent qui séparaient leurs désirs de la réalité." (3)

Il y en a d'autres aussi, qui n'ont pas de volonté, le sang-froid à poursuivre jusqu'au bout. Et ils se réfugient dans des rêves de révolution et d'un bouleversement social, qui les feront maîtres. "Nous sommes les pétrisseurs de l'humanité future.. préparant le pain qui changera le monde, ferment de vie, ferment de mort, est-ce que je sais, L'essentiel n'est-il pas que la nourriture devienne différente?" (4)

Mais ce n'était plus que des paroles vides, "un idéal chimérique venait

(1) Le Ferment 67. (2) Ibid. 219 (3) Ibid.197. (4) Ibid. 68.

de leur ~~apparaître~~; les yeux ravis d'être aveuglés, ils cessaient de voir la route qui conduisait à lui, et adoraient leurs songes comme une réalité..." (1) Vient la première opportunité de posséder des biens: ils se moquent de leurs anciennes idées.

Malgré cette vue pessimiste de la société, il y a de l'espoir. Estaunié montre ceux qui, peu nombreux sont plus conscients de leur responsabilité d'améliorer les misères de la société. Parmi les savants il y avait ceux comme Wimereux, (L'Epaive) qui effraient à la jeunesse une philosophie plus agissante.- Comme dans la nature, toute l'énergie ne se perd jamais, il y a toujours plus de vie, plus d'harmonie, ainsi, dans le monde, nous travaillons toujours vers un but, l'harmonie, la solidarité. Il doit exister une solidarité dans la société. Les maux sociaux sont créés par l'homme. "Nous sommes comptables de la misère humaine, non seulement de la pauvreté, mais des crimes et de la folie." C'était le devoir de chacun de faire de son mieux pour améliorer la misère, et au lieu d'une charité pharisaïque d'essayer avec amour, d'établir la Justice.

Dans l'effort de Jude Servin un des disciples de Wimereux, qui essaye d'améliorer les conditions des ouvriers, nous percevons encore ce milieu occupé par des conflits entre le capital et le travail. L'usine avait remplacé les petits fabricants, créant partout l'injustice et la misère. Jude vient dans un de ces pays, et désire établir la justice, donner à tous l'opportunité de vivre mieux, d'être des hommes libres. Non seulement de les employer dans une usine, mais de réparer l'injustice dont ils furent victimes. Il veut également essayer d'établir l'idéal de solidarité, entre le patron et les ouvriers: théorie que chez Wimereux, on lui avait dit être le remède de tous les conflits.

(1) Le Ferment 68.

"Donner aux ouvriers quelques avantages, leur céder une part minime de son gain, garantir leur vieillesse contre la misère, c'était bien; quelles distances néanmoins entre ces concessions de charité donnée et la vraie collaboration. " Il a organisé les ouvriers, ainsi que leurs représentants pouvaient collaborer avec lui dans toutes les décisions. Il avait établi un partage équitable et progressif des bénéfices.

Mais les ouvriers, ces va-nu-pieds, ces sans-travail, ces victimes de l'erreur sociale, s'adaptent mal aux projets. Le patron reste l'ennemi irréconciliable. Ils sentent encore leur infériorité, ils se méfient de tous. Ils se révoltent contre toutes directions comme aux suggestions de leur intérêt.

Le conflit se lève au sujet d'une femme dont la petite fabrique fut ruinée par la grande usine. En l'employant Jude veut réparer l'injustice. Les ouvriers qui ont eu leurs bénéfices aux dépens de petits fabricants, ne pensent qu'aux bénéfices réduits par un ouvrier de plus. Nous les voyons féroces, sournois, s'unissant en masse où la force, l'argument suprême essaye à obliger Jude, le patron, à suivre leurs désirs. On fera même la grève, et à la résistance de Jude, enragés, ils brûleront l'usine.

Dans la chute de son expérience, on aperçoit que Jude, en dépit de ses bonnes intentions, fut encore le patron orgueilleux et autoritaire qui ne permettrait pas que la volonté des ouvriers, domine la sienne. Nous apercevons la vanité de ces théoriciens qui avaient pris l'humanité en gros oubliant la divergence, la différence de mentalité entre eux et ceux qu'ils veulent sauver. De la faillite de l'expérience, Jude est plongé dans le désespoir, le pessimisme et le doute. "Je ne vous apprends rien, n'est-ce pas, (dit-il à Thérèse Wimereux) en disant que ma génération

a subi violemment l'empreinte des idées de votre père. J'ai fait comme les autres.. comme les autres aussi j'ai changé. L'âge venant, on s'aperçoit qu'une par notable des convictions de la jeunesse résulte d'un entraînement. Jadis je me serais battu pour des opinions que je ne raisonnais pas, aujourd'hui je suis tenté de les récuser toutes par excès de critique. Cela prouve simplement que les années rendent sceptique." (1)

Ainsi de ce côté il y a du pessimisme et désespoir parmi les jeunes gens. Le seul aspect qui est encourageant, c'est que Jude, plus sage, commencera à rebâtir ce qui était détruit par la haine. "Ce serait vraiment trop commode s'il suffisait d'un geste généreux pour faire renaître sur terre l'équité qui n'y est plus!" (2)

Les Juliens Dartot qui détruisaient tout, ne donnent aucun espoir pour le futur.

Les Judes Servin trouveront leur salut dans l'effort de rebâtir ce que leur ignorance et leur orgueil avaient détruit.

.....

Quoiqu'une quarantaine d'années soient passées depuis ces jours-là, les problèmes des jeunes sont encore les nôtres et par conséquent les romans en sont pleins d'intérêt pour nous.

(1) La Vie Secrète. 121.

(2) Ibid. 124.

Quant à l'ancien ordre de bourgeois, l'auteur a ressuscité une partie de France que nous ne verrons plus, mais qui nous aide à mieux comprendre le siècle passé, aussi bien que celui du présent.

Le milieu est limité. L'auteur n'a pas donné une vue complète de la société comme on la trouvera chez Balzac. Peut-être c'est pourquoi il est considéré par quelques uns, comme auteur de deuxième ordre. D'autres auteurs ont parcouru le monde, tous les rangs de l'échelle sociale. Estaunié en a réduit le champ pour creuser plus profondément les sentiments de l'homme. Il a cherché à dépasser toujours l'apparence de la réalité, à percer la vie secrète de l'individu, et par là il a abordé le mystère et l'inconnaissable. En cela on doit juger la valeur de son oeuvre, qui à l'avis de beaucoup de critiques le place au premier rang.

.....

BIBLIOGRAPHIE.

## Les Oeuvres.

- Un Simple. (1891) trente-neuf bois gravés, par Honoré Brontelle, Paris, J. Ferenczi et fils, 1924, in-8° (Le Livre Moderne Illustré, n°47)
- Bonne Dame (1892) bois originaux de Maurice Delavier, Paris, Ferenczi, 1922, in-8°, (Le Livre Moderne Illustré, n°54.)
- L'Empreinte (1895) bois originaux de Brandel, Paris, Ferenczi, 1922, in-8°, (Le Livre Moderne Illustré, n°22.)
- Le Ferment (1899) bois originaux en couleurs de Jacques Englebach, Paris, Ferenczi, 1930, in-8°, (Le Livre Moderne Illustré, n°100.)
- L'Epave (1902) Paris, Perrin, 1902, in-16.
- La Vie Secrète (1908) Prix Femina - Vie Heureuse 1908.  
bois originaux d'André Lagarrigue, Paris, Ferenczi, 1928, in-8°, (Le Livre Moderne Illustré, n°63.)
- Les Choses Voient (1912) bois originaux en couleurs de Jacques Englebach, Ferenczi, 1913, in-8°, (Le Livre Moderne Illustré, n°129.)
- Solitudes (1917) bois de Clément Serveau, Paris, Ferenczi, 1922, in-8°, (Le Livre Moderne Illustré, n°10)
- L'Ascension de M. Baslèvre (1921) bois gravés de Girard, Paris, Ferenczi, 1926, in-8°, (Le Livre Moderne Illustré, n°37.)
- L'Appel de la Route (1923) bois originaux d'André Lagarrigue, Paris, Ferenczi, 1929, in-8°, (Le Livre Moderne Illustré, n°72.)
- L'Infirmes aux Mains de Lumière (1923) inséré en 1926 dans le recueil de nouvelles intitulé 'Le Silence dans la Campagne'  
(Le Silence dans la Campagne.  
Le Cas de Jean Bunant.  
Une nuit de Noces.  
Pages Romaines.  
La Découverte.  
Paris, Perrin, 1926, in-16.)
- Voix du Village, nouvelle publiée Février 1926 Revue Politique et Littéraire, 64:65-70.
- Le Labyrinthe (1924) Paris, Perrin, 1924, in-16.
- Tels Qu'ils Furent (1927), in-16. Paris, Perrin.
- Madame Clapain (1932) Paris, Perrin, 1932, in-16.

## Discours.

- Discours sur la responsabilité de l'écrivain, Belles Lettres, Mars 1924, N°57.
- Discours prononcé pour la Réception de M. Edouard Estaunié à l'Académie Française, discours de Robert de Sers avec la réponse d'Edouard Estaunié. Paris, Firmin -Didot, in-4°, Annales de l'Institut de France (1925. - VIII.)

ETUDES SUR LA VIE ET L'OEUVRE D'EDOUARD ESTAUNIÉ.

VOLUMES.

- Pellissier, Etudes sur la littérature contemporaine, 1898, Plon, in-12.  
'Le Prêtre dans le Roman Français Moderne,' Tome I, p.181-225.
- André Bellessort. 'Nouvelles études et autres figures.' Un grand romancier contemporain: Edouard Estaunié. Paris, Bloud et Gay, in-12. 1923.
- René Gillouin. 'Esquisses littéraires et morales. Edouard Estaunié, à propos de 'L'Appel de la Route'. Retour sur Edouard Estaunié. p.29-38 Paris, 1926, Grasset in-12.
- Daniel-Rops. Notre Inquiétude. Paris 1927, Perrin et Cie, in-12.  
Edouard Estaunié, Paris, 1931, Alcan, collection "Les Quarante".
- Pierre Lasserre, Faust en France et autres études.- Edouard Estaunié. p.149-157. Calmann-Levy, in-12, 1929.
- Antoinette Züblin, Edouard Estaunié, le penseur et l'artiste, Genève, 1929, Georg et Cie, in-8.
- Edmond Wampach, Edouard Estaunié, Son monde et ses idées, Luxembourg, 1932, Linden et Hausen, in-16.
- Pierre Lalou, Histoire de la Littérature Française contemporaine. G.Crès, 1924.
- John Charpentier. Estaunié. Firmin-Didot, 1932.
- Camille Cé. Regards sur l'oeuvre d'Edouard Estaunié. Perrin, Paris, 1935.

Journaux et Revues.

- André Bellessort. Edouard Estaunié. Revue Française, (5 Août. 1925.)  
Les Nouvelles d'Edouard Estaunié. Débats. 30 Déc. 1925.  
Tels qu'ils Furent Id. 23 Fév. 1927.  
Edouard Estaunié, Id. 27 Nov, 1931.
- Camille Cé. Regards sur l'oeuvre d'Edouard Estaunié, Figaro. 28 Nov. 1931.  
Huit Jours chez M. Estaunié. Revue Hebdomadaire 1<sup>o</sup> Juin 1935.
- John Charpentier. Le Labyrinthe. Mercure de France. 15 Sept. 1924. (p.761-63)  
Le Silence dans le Campagne. Id. 15 Fév. 1926. (p.175-6.)  
Tels qu'ils Furent. Id. 1<sup>o</sup> Avril. 1927. (162-3)  
Madame Clapain Id. 1<sup>o</sup> Mai 1932.
- A. County. Edouard Estaunié. Revue Bleue. 4 Mars 1933.
- Daniel-Rops L'oeuvre de la Pensée de M. Edouard Estaunié. Correspondant (p. 225-252) t. ccc III 2500-1926.

- E. Eales. Edouard Estaunié. Engineer, Novelist, and Psychologist.  
Contemporary Review t. CXXX 1926. (p.97-110)
- Fidus. Silhouettes Contemporaines. M. Edouard Estaunié.  
Revue de Deux Mondes. 15 Mai. 1922. p.345-365.
- Edmond Jaloux. Revue Hebdomadaire. L'Appel de la Route. 25 Mars.1922.  
Nouvelles Littéraires 17 Nov. 1923. Un Nouvel Académicien.  
Ibid. Le Labyrinthe. # 7 Août 1924.  
Ibid. Le Silence dans la Campagne ~~14 Mai~~ 8 Jan. 1926.  
Ibid. Tels qu'ils Furent 14 Mai 1927.
- Firmin Roz Les Choses Voient, Revue Française 19 Oct. 1913.  
Un Romancier de la Vie Secrète. (L'Appel de la Route)  
Revue Bleue. 4 Fev. 1922. (92(-94)  
L'Infième aux Mains de Lumière. Ibid. 1923. (811-13)  
Tels qu'ils Furent Rev. Bleue Mr. 1927. (181-3)
- R. Galland Serious French. Literary Review. N.Y. 4: 494 F.2 1924.

TRANSLATIONS: in English.

- L'Appel de la Route (1927) édition scolaire avec notes et programmes  
d'études pour les collèges, par Marjorie L. Henry, Grun and Cie.  
Boston et New-York.
- L'Appel de la Route, Boni Liverlight, New-York.
- Tels qu'ils Furent, édition scolaire avec notes, exercices et vocabulaire  
par Hélène Harwitt, D.C. Heath and C<sup>y</sup>. Boston.

